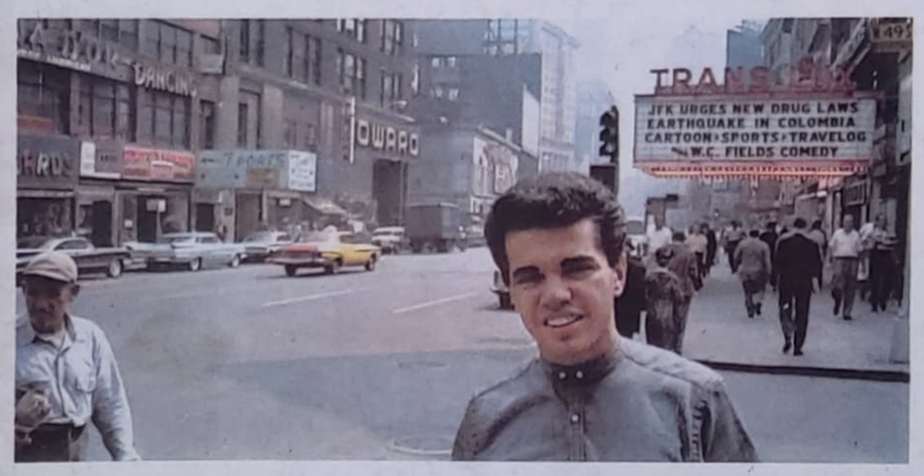
salut les copains

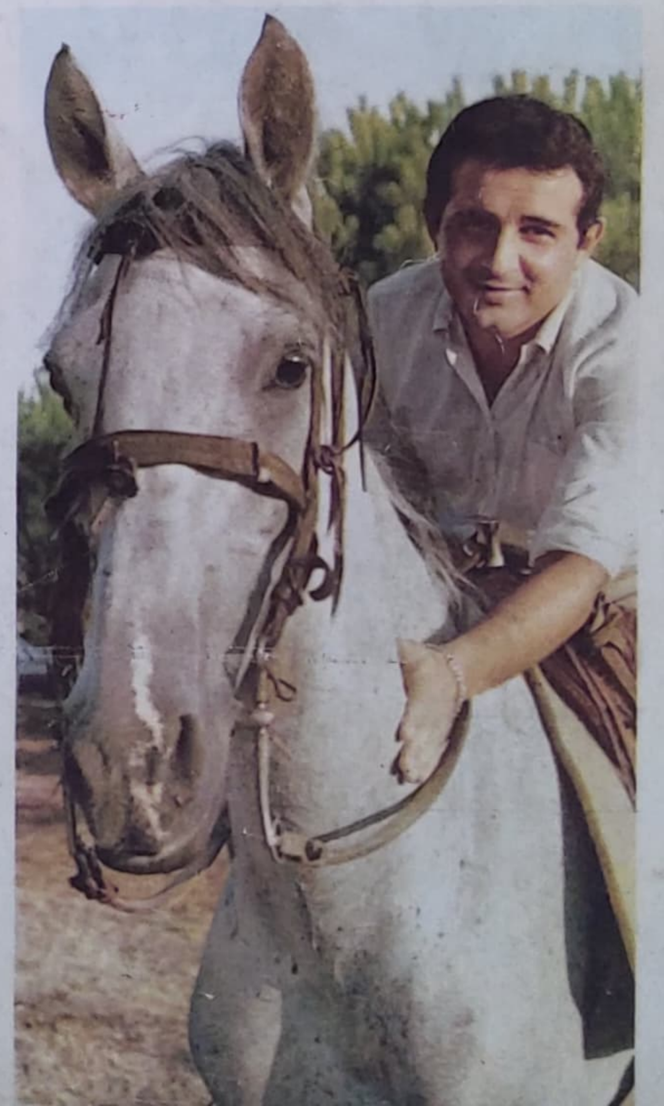
N° 3/OCTOBRE 1962/1,50 NF BELGIQUE 18 FR./SUISSE 1,40 FR./CANADA 50 CENTS

A SAINT TROPEZ AVEC RICHARD ANTHONY

A NEW YORK AVEC JOEY DEE

A PARIS AVEC CORINNE MARCHAND

















sélectionne pour vous les meilleures chansons du jour

PAS CETTE CHANSON

Paroles de Ralph Bernet, musique de Ahmet M. Ertegun et Betty Nelson. Interprétée par Johnny Hallyday.

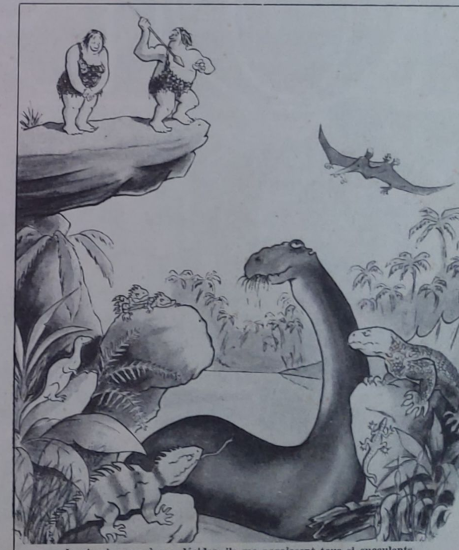
Pas cette chanson
Non, non, non, non, non
Ne joue pas cet air-là
Qui me rappelle autrefois
Oublie-le s'il le faut
Ne touche pas à ce piano
Oh non, ne le joue pas
Mon cœur n'y tiendrait pas
De l'entendr' je le sais
Je me souviendrais qu'elle me disait
Disait :
Toi que j'aime
Mais tu sais que tu mens
Toi que j'aime
Mais tu sais que tu mens
Toi que j'aime
Et tu sais que tu mens
Tu mens
Oh oui, oui, oui, oui
Et plus d'un violon pleurait
Dans Londres où nos cœurs se parlaient
Notre amour était si grand
Que tout le ciel tenait dedans
Et depuis
Si quelqu'un fredonne
Mon cœur s'abandonne
J'entends jouer des violons
J'entends sa chanson
Et sa voix qui disait
Toi que j'aime
Mais tu sais que tu mens
Toi que j'aime
Mais tu sais que tu mens
Toi que j'aime
Et tu sais que tu mens
Tu mens
Oh oui, oui, oui, oui
Pas cette chanson
Arrête
Tu sais que tu mens

TOUS LES GARÇONS ET LES FILLES

Paroles de Françoise Hardy, musique de Françoise Hardy et R. Samyn. Interprétée par Françoise Hardy.

Tous les garçons et les filles de mon âge
Se promènent dans la rue deux par deux
Tous les garçons et les filles de mon âge
Savent bien ce que c'est qu'être heureux
Et les yeux dans les yeux
Et la main dans la main
Ils s'en vont amoureux
Sans peur du lendemain
Oui mais moi, je vais seule
Par les rues, l'âme en peine
Oui mais moi, je vais seule
Car personne ne m'aime
Mes jours comme mes nuits
Sont en tout point pareils
Sans joie et pleins d'ennui
Personne ne murmure « je t'aime » à mon oreille
Tous les garçons et les filles de mon âge
Font ensemble des projets d'avenir
Tous les garçons et les filles de mon âge
Savent très bien ce qu'aimer veut dire
Et les yeux dans les yeux
Et la main dans la main
Ils s'en vont amoureux
Sans peur du lendemain
Oui mais moi, je vais seule
Par les rues l'âme en peine
Oui mais moi, je vais seule
Car personne ne m'aime
Mes jours comme mes nuits
Sont en tout point pareils
Sans joie et pleins d'ennui
Oh ! quand donc pour moi brillera le soleil ?
Comme les garçons et les filles de mon âge
Connaîtrai-je bientôt ce qu'est l'amour ?
Comme les garçons et les filles de mon âge
Je me demande quand viendra le jour
Où les yeux dans ses yeux
Et la main dans sa main
J'aurai le cœur heureux
Sans peur du lendemain
Le jour où je n'aurai plus du tout l'âme en peine
Le jour où moi aussi
J'aurai quelqu'un qui m'aime

(Suite page 5.)



Je n'arrive pas à me décider, ils me paraissent tous si succulents.



PUBLICIS F 119



sélectionne pour vous les meilleures chansons du jour

■ **J'IRAI TWISTER LE BLUES**

Paroles de Richard Anthony, musique de Budy Greco.
Interprétée par Richard Anthony.

Reviens-moi je t'en supplie
Sans toi se brise ma vie
Car si s'achève la romance
Alors je n'aurai plus de chance
Ouais mais si tu es lassée
De cet amour fané
Reste où tu es
J'irai twister le blues
Le blues et puis le blues
En serrant dans mes bras
Bien d'autres filles que toi
Mais si tu penses à moi
Si tu t'ennuies déjà
Reviens-moi.

Ouais si tu penses à moi
Si tu t'ennuies déjà
Reviens-moi

Pourquoi es-tu donc partie
Avec mon meilleur ami
Ainsi s'achève la romance
Je n'ai vraiment plus de chance
J'ai beau passer mes nuits
Dans les boites de nuit
Je m'ennuie
J'ai beau twister le blues
Le blues et puis le blues
En serrant dans mes bras
Bien d'autres filles que toi
Ouais si tu penses à moi
Si tu t'ennuies déjà
Reviens-moi

Ouais si tu penses à moi
Si tu t'ennuies déjà
Reviens-moi

Copyright Editions Tutti.

■ **LES VACANCES SE SUIVENT**

Paroles de Ralph Bernet, musique de Eddie Vartan.
Interprétée par Sylvie Vartan.

Ce n'est plus
Comme l'été dernier
Ce n'est plus
Aussi beau que c'était
Allez savoir pourquoi
Allez savoir comment
Les vacances se suivent, se suivent
Mais ne se ressemblent pas

Tu n'as plus
Ce regard que j'aimais
Et non plus
Cette voix qui chantait
Allez savoir pourquoi
Allez savoir comment
Les vacances se suivent, se suivent
Mais ne se ressemblent pas

Tu n'as plus
Cette joie empressée
Et non plus
Ce goût de m'embrasser
Allez savoir pourquoi
Allez savoir comment
Les vacances se suivent, se suivent
Mais ne se ressemblent pas

J'étais loin
Et c'est là le malheur
On dit bien
Loin des yeux loin du cœur
Qui me dira pourquoi
Tu t'es lassé de moi
Les vacances se suivent, se suivent
Mais ne se ressemblent pas

Mais ne se ressemblent pas

Copyright Editions Merry Music.

(Suite page 7.)



De l'ammoniaque... de l'ammoniaque...



sélectionne pour vous les meilleures chansons du jour

■ ALLELUIA

Paroles et musique de Charles Aznavour.
Interprétée par Charles Aznavour et Jennifer.

Alléluia Alléluia
La jeunesse est turbulente
Insolente
Mais souvenez-vous
Vous les gens devenus sages
Qu'à notre âge
Vous étiez comme nous
Tout comme nous pressés de vivre
Et de suivre
Le chemin de vos joies
Alors pourquoi jeter la pierre
Laissez faire
Tout ça se calmera

Alléluia Alléluia
Nos vingt ans
N'ont qu'un temps
Laissons-les brûler
Alléluia Alléluia
Le ciel donne
Ce qu'il nous donne
Pour en profiter

Nous avons l'âge où l'on crève
Pour des rêves
Peut-être insensés
L'âge où l'on refait le monde
Que l'on fonde
Sur des vagues idées
On se voudrait invulnérable
Intraitable
Toujours le plus fort
Faisant tout avec frénésie
Notre vie devient un corps à corps

Alléluia Alléluia
Nos vingt ans
N'ont qu'un temps
Laissons-les brûler
Alléluia Alléluia
Le ciel donne
Ce qu'il nous donne
Pour en profiter

Le passé qui règne encore
On ignore
Pour vivre au futur
On se forge des idoles
Et l'on colle
Leurs photos sur nos murs
C'est pour se prouver qu'on existe
Qu'on résiste
Aux lois établies
Et pour que l'on s'extériorise
On se grise
De vitesse et de bruit

Alléluia Alléluia
Nos vingt ans
N'ont qu'un temps
Laissons-les brûler
Alléluia Alléluia
Le ciel donne
Ce qu'il nous donne
Pour en profiter

Et nos passions sont de même
Quand on aime
Tout est bouleversé
Nos sentiments nous dépassent
Et l'on passe
Notre temps à rêver
La vie prend une autre tournure
On murmure
Des mots simples et doux
Car au fond on est romantique
Ça explique
Que l'on soit un peu fou

Alléluia Alléluia
Nos vingt ans
N'ont qu'un temps
Laissons-les brûler
Alléluia Alléluia
Le ciel donne
Ce qu'il nous donne
Pour en profiter

Copyright French Music.

(Suite page 52.)



Allons les enfants ! Maintenant que nous avons bien ri, travaillons sérieusement.



salut les copains

N° 3

OCTOBRE 1962

MENSUEL

Des centaines et des centaines de lettres s'entassent sur mon bureau : des copains m'écrivent de tous les coins de France. La plupart sont très contents de leur « S.L.C. », certains font des critiques et beaucoup des suggestions. Grâce à ces suggestions, à ces idées, notre magazine deviendra vite, je l'espère, un reflet fidèle des goûts et des tendances de la majorité. Bien entendu il n'est pas possible de concevoir un magazine idéal pour tous, chacun voit les choses à sa manière. Mais après la lecture de ce courrier, certaines rubriques nouvelles s'imposent, par exemple la rubrique des correspondants que nous inaugurons dans ce numéro **(Je cherche un copain, page 32)**, qui sera une chaîne d'amitié non seulement à travers la France, mais aussi à travers le monde.

Mais si vous voulez, commençons par le commencement. Le premier sujet de ce numéro vous permettra de faire connaissance avec **Joey Dee (page 10)**, qui est un personnage très important dans le twist aux Etats-Unis. C'est lui qui a contribué au lancement du Peppermint Lounge à New York et vous connaissez déjà ses grands succès, dont certains ont d'ailleurs été « chouchous » : « Ya ya twist », « Peppermint twist », « Mashed potatoes », etc. Jean de Foucaucourt, notre copain de New York, a passé vingt-quatre heures avec lui.

Ensuite une double page d'autographes vous permettra de compléter votre collection (si toutefois vous en avez une) avec quelques signatures dont certaines sont assez difficiles à trouver. **(Les autographes, page 18.)** Mais « l'événement » de ce numéro, c'est le reportage de nos amis Raymond et Jean-Marie qui sont allés trouver Richard Anthony dans sa tanière à Saint-Tropez. Vous savez que Richard est assez timide et qu'il se méfie des journalistes, mais avec S.L.C., bien sûr, ce n'est pas pareil. Ils ont fait toutes les photos qu'ils ont voulu et Richard leur a même confié quelques petits secrets. **(Patient Richard Anthony, page 20.)** Après Richard, un entretien autour du magnétophone, puisque cette formule qui consiste à échanger des idées semble plaire à tout le monde. Un sujet très préoccupant pour les filles : les garçons. Mais je ne vous en parle pas. Lisez plutôt, c'est assez marrant. **(Les Garçons, page 32.)** Malgré une vie agitée et une entorse, Johnny a eu le temps de nous envoyer sa lettre. **(La lettre de Johnny, page 38.)** Nous commençons dans ce numéro une série qui s'appelle « Qui es-tu ? », et qui vous permettra régulièrement de faire la connaissance d'une fille ou d'un garçon mal connu, dont la carrière sera peut-être foudroyante. Ce mois-ci, Corinne Marchand baptise cette séquence. **(Corinne de 5 à 7, page 40.)**

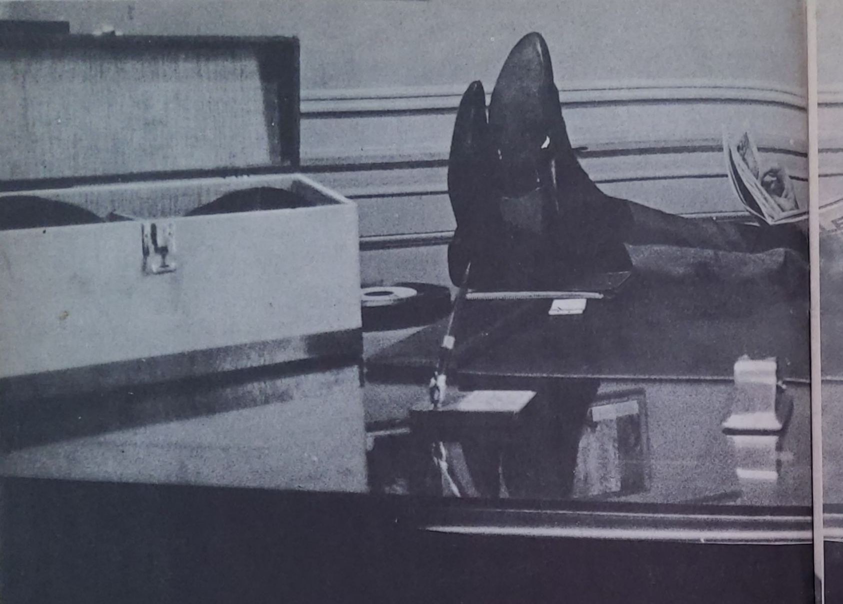
Bien entendu, vous trouverez aussi toutes les rubriques habituelles : **Le courrier (page 53), Les chansons (page 3), Le Hit parade (page 47).**

Je vous souhaite de passer un bon moment avec ce numéro. Un dernier détail qui peut vous intéresser : le S.L.C. que vous avez en main est tiré à 400 000 exemplaires.

Votre ami **DANIEL.**

PHOTOS ET DESSINS. — Page 1 : Jean-Marie Périer, Grossmann ; page 3 : O. Glass ; page 5 : R. Grossmann ; page 7 : Slin Dempsey ; page 9 : Jean-Pierre Leloir ; pages 10 à 17 : Grossmann ; pages 20 à 25 : Jean-Marie Périer ; page 26 : Collection Mme Anthony ; pages 27 à 31 : Jean-Marie Périer ; pages 32 et 33 : X. ; page 34 : Jean-Marie Périer ; page 35 : André Berg, Giacobetti, Kordo, Robert Cohen, Philippe Le Tellier, Europresse, Tesseyre, Intercontinental, François Gragnon, Claude Azoulay, Slade, Warner Bros, Associated Press, Graziani X. ; pages 38 et 39 : Aubert ; pages 40 à 43 : Jean-Marie Périer ; page 44 : Grossmann ; page 48 : Jean-Marie Périer ; page 55 : Jean-Marie Périer.

Rédaction Administration Publicité
252, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris-8
Téléphone : CARnot 60-24.



Ce faux businessman est un vrai twisteur.
A son actif il compte déjà de nombreux succès :
Peppermint twist, Mashed potatoes, Hello Josephine, Ya Ya twist, etc...
Dans son bureau de Broadway, il ne travaille jamais.
Il ne s'y installe que pour écouter des disques
et lire les magazines musicaux.



JOEY DEE

le "prince" du twist

Grâce à Joey Dee et ses Starliters, le Peppermint Lounge est devenu en quelques semaines le temple incontesté du twist. On y dansait (même sur les tables) jusqu'à 9 heures du matin.





Après les snobs, les mannequins et les milliardaires, les journalistes y vinrent aussi et ce fut la gloire pour Joey.



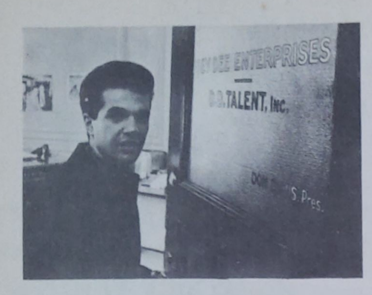


Au cœur de New York le reporter de S.L.C. Jean de Foucaucourt avec Joey Dee

Dans la rue, il ne peut faire un pas sans que ses admiratrices l'arrêtent...

...mais la plus fervente de toutes est quand même Joan (sa femme)





Pour trouver le bureau "Joey Dee Enterprises" je me suis laissé guider par la musique.

par Jean de Foucaucourt

Un grand immeuble administratif dans Broadway, un peu avant Times Square, mais tout de même dans le secteur des néons multicolores ; au troisième étage, tout au fond d'un couloir sombre, une porte vitrée, et sur la vitre ces quelques mots : « Joey Dee Enterprises. D.D. »

D.D., c'est Don Davis, le manager de Joey. Le couloir est en désordre, mais il n'est pas difficile de trouver la porte car, dès la sortie de l'ascenseur, vous êtes irrésistiblement attiré par un électrophone qui ne se tait pas de la journée : Ray Charles, les Platters, Cliff Richard... Beaucoup de vieux succès surtout.

Ne frappez pas, entrez résolument. Vous pouvez même entrer à quatre pattes, personne n'y fera attention. Tous (sauf Don Davis), sont trop absorbés par la musique. Vous aurez sans doute un très joli sourire de la secrétaire de Joey, grande brune aux yeux noirs. Peut-être aurez-vous l'impression de l'avoir déjà vue : elle pose parfois pour des magazines de mode.

Don Davis, perdu dans le tas de papiers qui recouvre son bureau à droite de la pièce, vous jettera un regard absent, et se replongera dans son rêve. Ni la musique, ni votre salut ne feront bouger un trait de son visage : il est sourd.

Enfin, vous apercevrez Joey, en train de changer les disques du pick-up : c'est son occupation au bureau lorsqu'aucun ami ne vient lui rendre visite.

En français dans le texte

Il est petit, brun, coiffé en brosse, et toujours habillé au bureau d'un pantalon un peu court et d'un maillot représentant quelque compositeur célèbre : Beethoven, Chopin... Nous sommes loin du dandy français aux costumes impeccables qu'est Johnny Hallyday. Joey a de plus un air un peu triste, sérieux et calme, un regard profond et bon, et un sourire rare.

On a parfois du mal a reconnaitre en lui le Joey Dee qui animait le Peppermint Lounge.

Si vous êtes français, vous serez aussitôt mis à contribution : Joey vous amènera une chaise à son bureau, et vous présentera un tas de lettres. C'est le courrier des admiratrices de langue française. Des Belges, peu de Françaises. Ensuite il mettra les deux pieds sur son bureau, et vous écoutera avec un air heureux et satisfait, traduire les déclarations des admiratrices d'outre - Atlantique.

Un client pas ordinaire

Ce courrier, c'est pour Joey la preuve de la gloire, plus que les autographes réclamés dans la rue, ou les coups de téléphone. Il veut comprendre jusqu'au moindre mot et rit parfois en suivant l'esprit tortueux de ses correspondantes :

« Cher Joey. Je vous aime beaucoup, ainsi que votre musique, et je vous invite à venir passer les vacances dans notre maison à la campagne en Belgique ; vous y trouverez du repos, et serez ainsi à l'abri des gens qui vous ennuient. Mais, s'il vous plait... amenez vos instruments de musique. »

Joey avoue qu'il regrette de ne pas recevoir plus de lettres de France. Voici son adresse : 1 639, Broadway, New York, N.Y., U.S.A.

Le jour où je l'ai rencontré, nous avons décidé d'aller nous promener dans Broadway, vers Times Square et, passant devant un grand magasin de disques, nous y sommes entrés pour acheter le dernier succès de Joey. C'est le patron qui nous a accueillis. Ça se présentait bien, il ne reconnaissait pas Joey. Le disque, il n'en avait pas entendu parler, il a dû feuilleter le catalogue. Un trait de déception est apparu sur le front de Dee.

Finalement, le marchand a trouvé le disque et l'a tendu à Joey en lui demandant un dollar. Mais c'est là que les ennuis ont commencé : (Suite p. 44.)

Sur le sweat shirt de Joey le regard grave de Beethoven m'a accueilli.

Connie Françis

Del Shannon

Clay Cole

Billy Bridge

Pétula Clark

Dion

Paul Anka

Eddie Mitchell

Les Copains Alain et Claude

Sylvie Vartan

Rick Nelson

Eddie Hodges

Ricky Nelson

Duane Eddy

U.S. Bonds

Arielle

Don Everly

Frankie Avalon

Charles Aznavour

Bobby Vee

Joey Dee

Chubby Checker

Ray Charles

Phil Everly

Brenda Lee

Elvis Presley

Dick Rivers

Fats Domino

Bobby Ridell

Johnny Tillotson

Dany Logan

Pat Boone

Fabian

Bobby Darin

Richard Anthony

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION D'AUTOGRAPHES

Si l'autographe de votre artiste préféré ne figure pas sur ces pages, écrivez-nous, nous le publierons dans un de nos prochains numéros



son succès
le laisse calme...

PATIENT RICHARD ANTHONY

...et le temps travaille
pour lui

DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX RAYMOND MOULY ET JEAN-MARIE PÉRIER

S ur la place du petit village en fête, un orchestre de bal joue à pleine force « J'irai twister le blues ». Pendant les plus belles nuits de l'été qui s'achève, on twiste non loin de Saint-Tropez, à Grimaud (Var). Sous le feuillage sombre des micocouliers, que la brise méditerranéenne fait bruisser doucement, les danseurs du pays, souples et vifs comme des chats, surprennent le touriste par cette élégance décontractée qui est sans doute le privilège des gens du Sud : cent garçons et cent filles twistent avec une aisance et une grâce qui transforment le bal en un ballet très « Sud East Side Story ». Dans la grande salle à miroirs du vieux « Café de France », où les canettes de bière dansent un autre bal, le juke-box hurle « J'entends siffler le train » pour un cercle de connaisseurs, torse nu et blue-jeans. A quelques mètres au-dessus de la place, les flonflons mêlés de la fête caressent les volets d'une des plus hautes maisons. Richard Anthony ferme sa fenêtre avec un geste amusé.

— Ça t'agace d'entendre tes chansons ?

— Pas du tout, puisque je les aime, mais je préfère n'en écouter qu'une seule à la fois. Et puis, je ne suis pas en vacances, malgré les apparences, et il faudrait quand même que je dorme de temps en temps. En été, je m'installe dans cette maison de Provence, mais je n'en profite pas beaucoup. J'ai presque un gala par jour, et pas forcément dans la région.

— C'est donc que tu as beaucoup de travail. Pour toi, c'est très bon.

— Très bon, à quelques détails près : mes valises, que j'attendais à l'aérodrome de Nice, ont été dirigées vers Stockholm. En revenant de Saint-Céré, ma voiture est tombée en panne. J'ai raté l'avion pour rentrer de Tunis. Mais à part ça, tout va bien. Au Gala de Cagnes, j'ai dû chanter dans ma tenue de voyageur, puisque mon costume de scène n'était pas arrivé. Je me suis payé une peur...

C'est vrai, qu'il avait eu peur. Je l'avais vu ce soir-là, dans les coulisses du théâtre de toile, malheureux à l'idée de paraître en t-shirt beige, pull-over bordeaux et pantalon gris. Le public pourtant, l'avait accueilli avec chaleur. Et comme pour la deuxième fois Richard formulait une excuse, un miston déluré lui avait lancé, du dernier rang des « populaires », avec l'accent du cru :

— « Pas la peine d'être en môssieu ! chante, c'est bien ! »

Trois jours après, je l'avais vu encore, à Juan-les-Pins : le costume retrouvé ne le protégeait pas contre de nouvelles craintes. Cette fois, il allait chanter pour le public d'un cabaret où le champagne (obligatoire) coûtait 7 000 francs. Pour accéder à la scène, il lui fallait se frayer un passage incertain entre les tables et les fauteuils. Cette perspective le rendait fébrile.

— Tu as le trac ?

— Oui, toujours. Comprends-moi : j'ai été connu par mes disques bien avant de me montrer. Si j'ai un nom, c'est aux disques que je le dois, depuis bientôt quatre ans que j'en publie. Mais il n'y a pas encore un an que je travaille sur les planches. Alors, j'ai toujours peur de décevoir et je ne me sens jamais tout à fait à mon aise face aux spectateurs. Quand dans les rangs je reconnais des visages, c'est pire que tout !

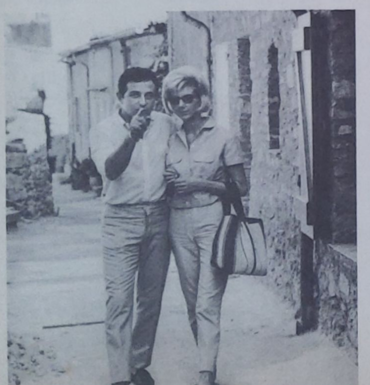
Oui, c'est évident : Richard est l'un des rares artistes à qui la célébrité fasse réellement peur ; car enfin tout autre que lui, reconnaissant parfois dans un parterre des spectateurs déjà vus, penserait que s'ils reviennent, c'est parce qu'ils l'ont aimé. Mais la scène, où il est souvent demandé aujourd'hui pour payer la rançon de sa popularité, lui fait peur.

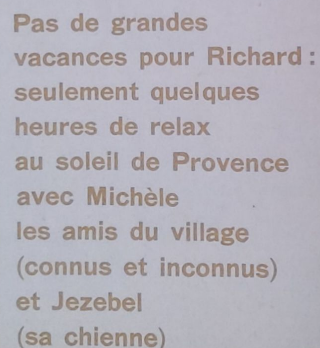
— Tu comprends, tout le monde me dit que je ne fais pas assez de travail scénique, et que je devrais apprendre la technique du show. Moi, je veux bien, mais de toute façon, je ne serai jamais un Johnny Hallyday, parce que je n'ai pas un tempérament semblable au sien. On m'a souvent dit que je marchais comme un singe...

— Et ça te met en pétard ?

— Oui et non, mais ça me donne à réfléchir. Il y a un an, je me disais que je ne chantais que pour mon plaisir, et que je chanterais même si je n'avais pas le succès escompté. Aujourd'hui, c'est différent : si tout continue à bien marcher pour moi, je continue aussi ; mais si ça ne marche pas, je fais un autre métier.

Ce même soir à Juan, dans les rangs des vacanciers internationaux qui peuplaient la boîte d'une faune déconcertante, un spectateur jovial vêtu en homme des villes suivait le tour de chant de Richard avec un sourire bonasse et paternel. Bruno Coquatrix était en effet venu de Paris pour lui proposer un contrat : quinze jours en vedette à l'Olympia, à la rentrée. Pour Richard, nouvelles angoisses : déjà il redoute les effets d'une décision qu'il lui va falloir prendre. Car l'Olympia, c'est une épreuve pleine de risques : on n'en sort que triomphant ou vaincu. Sa carrière, qu'il a presque entreprise sur un pari, il ne peut maintenant la jouer une seconde fois. Il n'est plus cet amateur qui au début de 1958 s'avise d'enregistrer sa voix au magnétophone, en surimpression sur une chanson de Paul Anka.



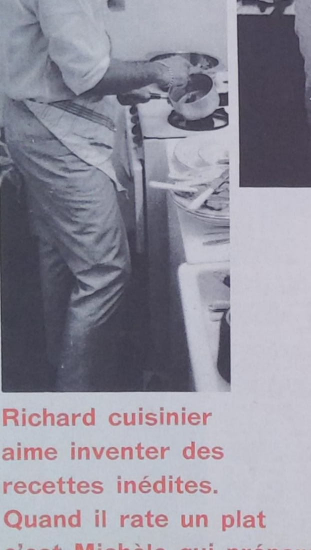


Pas de grandes vacances pour Richard : seulement quelques heures de relax au soleil de Provence avec Michèle les amis du village (connus et inconnus) et Jezebel (sa chienne)









Poussé par quelques amis et par sa fiancée Michèle — aujourd'hui devenue sa femme — à présenter sa bande à différentes maisons de disques, il la fait entendre aux directeurs artistiques en leur disant que c'est la voix d'un copain. C'est ainsi qu'il rentre chez Pathé-Marconi. Son premier disque sort en novembre de la même année, sous l'étiquette Columbia. Quatre ans après, son directeur artistique et ami Jacques Poisson fête avec lui le trois-millionième disque vendu. Au cours d'un cocktail où la Télévision française, Télé-Monte-Carlo et Télé-Luxembourg ont envoyé leurs caméras, Richard reçoit les disques d'or symboliques, gravés à son nom. Mais son propre succès l'étonne toujours.

Il n'étonne que lui, du reste. Dans les milieux professionnels du disque et de l'édition musicale, les spécialistes s'accordent à reconnaître Richard pour l'une des valeurs les plus sûres du rock français. Pour eux, la récente accession d'un de ses disques (« J'entends siffler le train ») à la grande popularité n'est qu'un phénomène technique parfaitement prévisible. Richard bénéficie en effet, sur le plan de la qualité vocale, d'un avantage certain sur tous les chanteurs français : la justesse et l'étendue de sa voix, la richesse de son timbre, son art de phraser, sa « sécurité » dans les passages les plus difficiles, tout cela fait de lui l'homme à qui les éditeurs font confiance pour défendre leurs meilleures chansons.

Richard cuisinier aime inventer des recettes inédites. Quand il rate un plat c'est Michèle qui prépare une omelette de secours



1940

Au jardin public du Caire une pose "sage" pour le photographe ambulant

1938

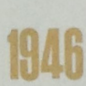


Sa première année et sa première photo prise par maman

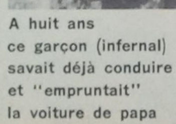


1949

L'arrivée à Buenos Aires Richard allait y vivre deux années studieuses avant le départ définitif pour Paris



1946



A huit ans ce garçon (infernal) savait déjà conduire et "empruntait" la voiture de papa

1962

Ces disques d'or symbolisent trois millions d'autres disques vendus (sans compter "J'entends siffler le train")



un sourire
pour les copains
à bord de son
chris-craft lancé
à plein régime

Mais il les choisit avec un grand soin.
— Il m'est impossible de chanter une chanson que je n'aime pas. Je choisis donc mon répertoire selon mon goût. Je trouve qu'un chanteur, tout comme un peintre ou un cinéaste, doit essayer de faire aimer au public ce qu'il aime lui-même. Je ne choisis jamais mes chansons en me disant : « Tiens, celle-là qui ne me plaît pas va emballer les gens, donc je la prends. » Je me laisse guider par mon instinct.
Son instinct ne l'avait pas trompé en 1958, quand il entreprit — sans doute le premier en France — de chanter du rock en langue française. Dans son premier 45 tours, il interprétait « Tu m'étais destinée » avec tant d'aisance qu'il attirait déjà l'attention de tous les paroliers français.

Un son américain

L'un d'eux, Georges Aber — auteur de nombreuses chansons à succès — se flatte d'être des premiers hommes qui aient « découvert » Richard Anthony. Et Richard, qui cultive avec malice l'humour entre vieux copains, ne manque jamais d'annoncer en public, quand Georges est dans la salle pour observer l'accueil fait à ses œuvres :
— Et maintenant, je vais vous chanter une chanson dont les paroles ne veulent absolument rien dire : « Ya Ya Twist. » Car l'auteur de Ya Ya Twist, c'est Georges. Richard est lui-même parolier : c'est en collaboration avec sa femme qu'il a écrit — entre autres — les couplets de « J'irai pleurer sous la pluie ».
— Michèle a fait les premières phrases, et je l'ai relayée au « pont ». La version qui a été publiée en disque est la première prise qui ait été enregistrée au studio. J'ai choisi cette prise parce que c'est celle où le meilleur équilibre du son a été obtenu, entre les deux voix et l'orchestre.
— Tu t'intéresses aussi à la prise de son ?
— Oui. Je m'intéresse à tout ce qui de près ou de loin se rapporte aux disques. Mais les questions de prise de son sont primordiales. Quand j'ai débuté, j'ai eu beaucoup de mal à obtenir le son exact que je désirais dans mes disques. D'une part, les musiciens qui m'accompagnaient — c'étaient d'excellents jazzmen — ne prenaient pas le rock au sérieux, et d'autre part les ingénieurs du son avaient du mal à fondre la voix avec l'accompagnement. Moi, je voulais un son américain, où les paroles sont enrobées dans la musique, presque masquées par elle. Aujourd'hui, il n'y a presque plus de problème avec la technique. Pourtant quand je travaille en studio, je me mêle toujours des questions d'enregistrement. Si je n'étais pas chanteur, je crois que j'aimerais superviser des séances, être directeur artistique, vivre à proximité d'un micro...
— Les micros ne sont plus à toi seulement pour chanter. Tu es devenu aussi meneur de jeu.
— Quand Radio-Monte-Carlo m'a proposé d'animer une émission régulière, tu ne peux pas savoir la joie que j'ai eue à l'idée de passer les disques des autres !
Ce passionné de phénomènes sonores, qui à l'âge de cinq ans surprenait déjà par sa mémoire musicale, a joué du saxophone ténor de jazz dans le style traditionnel. Mais il est aussi un grand amateur de classique qui cite Mozart, Bach, Debussy et Ravel comme ses compositeurs préférés. Il est enfin l'un des rares artistes de son genre qui réussisse à faire entendre au public, lorsqu'il chante pour une salle avec l'emploi d'une sonorisation, le son de sa voix et celui de son quartette avec une perfection digne du meilleur disque.
Il sait comment on doit chanter pour un micro, il connaît à merveille le réglage des amplificateurs, et le soin méticuleux qu'il apporte à ces questions si souvent négligées n'est pas étranger à la satisfaction de son public. Sa voix chaleureuse — cette voix qui lui valut d'être surnommé un jour par un journaliste maladroit « le Tino Rossi du rock », ce qui fit plutôt plaisir à Richard en dépit de l'intention de brimade —, soutenue par l'excellente contrebasse électrique de Popoff, la batterie de Carlo Bencini et les guitares de Sylvano Santorio et Jean-Pierre Martin, fit plus d'une fois se dégeler les salles les plus austères.

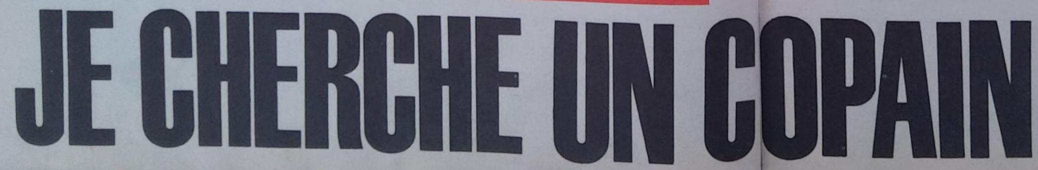
Penser au lendemain

Au casino de Plombières, où les applaudissements lui furent mesurés à son entrée par un public d'âge moyen élevé, il termina son tour dans les vivats. Depuis qu'il a commencé à travailler pour les galas et a perdu 14 kilos — il en est très fier — chaque soirée lui apporte de semblables réussites, chaque passage en scène confirme la solidité de sa carrière. Mais les progrès de sa popularité ne diminuent en rien sa conscience professionnelle. A peine les bravos ont-ils cessé qu'il feuillette déjà son agenda noir — combien de fois en quelques jours l'ai-je vu se saisir de ce fameux agenda noir ! — pour y consulter le plan de travail du lendemain. (Suite page 48.)

Il a dit un grand au revoir à la Méditerranée avant de rentrer à Paris où déjà les studios l'attendent



"Nous sommes des milliers de garçons et de filles qui écoutons chaque jour la même émission, qui lisons chaque mois le même magazine, qui avons tous les mêmes goûts et Daniel comme copain, mais qui vivons sans nous connaître les uns les autres..."



JE CHERCHE UN COPAIN

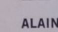


NICOLE

Nicole, 15 ans, habite la région parisienne et suit des cours dans un collège technique afin de pouvoir exercer un métier dans le dessin industriel. Elle va souvent au cinéma et, durant ses autres moments de loisir, elle écoute sa provision de disques ou va se rafraîchir à la piscine.

« Quelle excellente chose serait la création d'une rubrique consacrée à nos demandes de correspondance ! Enfin, nous pourrions nous connaître, nous tous qui avons les mêmes goûts ! Je désirerais que mon futur correspondant soit un acharné du twist mais aussi un spécialiste du madison ! Si cela était possible, j'aimerais qu'il habite la Côte Basque, mais je répondrai à toutes les lettres qui me parviendront. »

Lorsqu'elle entre dans une salle de cinéma, c'est pour y voir Jean-Paul Belmondo, Alain Delon, Catherine Deneuve ou Romy Schneider. Lorsqu'elle pose un disque sur son électrophone, c'est pour écouter Johnny Hallyday, Brenda Lee ou les Chats Sauvages. Ecrivez-lui : Nicole Tromeur, 25, rue Charpentier, à Bourg-la-Reine (Seine).



ALAIN

Alain, 18 ans, poursuit ses études secondaires à Paris. Grand, brun, il adore aller au cinéma, lire (des magazines aux auteurs classiques), danser sur tous les rythmes modernes ; depuis qu'il possède un magnétophone, il est pris du démon de l'enregistrement. Une carrière dans le dessin ou dans l'aviation, tel est son but.

« Le journal et l'émission sont les pôles d'attraction de milliers de jeunes en France, mais aussi en Belgique et en Suisse. N'y aurait-il pas des copines de ces deux pays qui seraient prêtes à correspondre avec moi ? J'attends leurs lettres avec impatience, mais c'est avec la même joie que je répondrais aux lettres de copines habitant la région parisienne. »

Ray Charles, Petula Clark, Jacques Brel, les Chaussettes Noires sont les chanteurs préférés d'Alain ; rayon cinéma, Félix Marten, Jeanne Moreau, Gérard Philippe sont ses vedettes favorites. Voici son adresse : Alain Gouthière, 19, square Dufourmantelle, Maisons - Alfort (Seine).



GABRIELLE

Gabrielle, 16 ans, est une charmante Belge, fidèle auditrice de « Salut les Copains » et maintenant lectrice assidue de notre magazine. Après trois ans d'études, elle va rentrer cette année dans une école de puériculture. Comme tous les jeunes de notre âge, le cinéma, la lecture, l'écoute des disques occupent une partie de ses loisirs.

« Je désirerais correspondre avec un étudiant habitant la France et qui, comme moi, aurait 16 ans. J'aimerais que ce nouveau camarade ait comme principale qualité un sens aiguisé de l'humour et, si cela est possible, qu'il habite Paris. Félicitations pour la création de cette rubrique qui va permettre aux jeunes Belges et aux jeunes Français de mieux se connaître. »

Johnny Hallyday, Sylvie Vartan, Ray Charles, Helen Shapiro, voici les chanteurs qu'elle aime ; Louis Jordan, Gregory Peck, Dany Robin, voici les acteurs qu'elle préfère. Si vous voulez lui écrire, postez votre lettre à : Gabrielle Switten, 228, avenue de la Concorde, à Seraing (Belgique).



ARMAND

Armand, 16 ans, est un copain qui habite le département de l'Allier. Il est cette année en troisième ; après avoir passé son brevet, il s'orientera vers l'administration des P. et T. Pensionnaire, il attend avec impatience le dimanche, seul jour qui lui permette de se distraire, soit en allant au cinéma, soit en s'intéressant de près aux sports.

« La vie de pensionnaire n'est pas très drôle ; la période des vacances est la seule qui me permette de profiter au maximum de mes loisirs en allant à la pêche, en me baignant, en lisant ou en faisant d'interminables promenades à vélo. Je désire correspondre avec un garçon de mon âge qui s'intéresserait surtout au cinéma. »

Impossible de vous indiquer les chanteurs ou les acteurs préférés d'Armand. Il avait oublié de nous les signaler dans sa lettre. Vous lui demanderez en lui écrivant à : Armand Dejoux, 7, rue du Repos, Yzeure (Allier).

Le premier pas est fait, la rubrique de demandes de correspondants est ouverte. De nombreuses lettres de copains nous y avaient fait penser depuis longtemps, mais nous avons attendu la certitude de la parution régulière de « Salut les Copains » pour commencer à forger cette nouvelle chaîne d'amitié.

Vous pouvez tous y participer, soit en répondant directement aux correspondants qui figurent sur ces pages, soit en nous envoyant une lettre en nous indiquant votre nom, votre prénom, votre adresse, votre âge, vos goûts (même les plus extravagants), votre futur métier, vos vedettes préférées, en n'oubliant surtout pas de joindre une photo (seulement visage) format carte d'identité.

Envoyez votre lettre à : « Salut les copains », rubrique « Correspondance », 252, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris-8.

les garçons



Six copines répondent aux questions qui leur font exprimer leur opinion sur cet animal bizarre : l'homme

Autour du magnétophone

On a l'habitude de parler de « sexe fort » et de « sexe faible ». A votre avis, les garçons sont-ils supérieurs ?

Michèle. Un garçon a pour lui la force physique. Moi, je ne me sentirais jamais le courage de donner un coup de poing ou même une gifle à quelqu'un si j'en avais envie ; un garçon peut le faire. C'est une supériorité. D'ailleurs, quand un garçon et une fille se battent, le garçon gagne toutes les fois ; n'est-ce pas une preuve ?

Denise. J'hésite à l'avouer, mais je crois bien que les garçons sont tout de même supérieurs aux filles. Et pas nécessairement d'un point de vue physique ; pour l'intelligence aussi, les garçons dominent toujours dans des tas de métiers.

Dominique. Quelle question ! Bien sûr qu'ils nous sont supérieurs, les garçons ! Ils sont libres, ils font ce qui leur plaît, ils dirigent : tenez par exemple, pour moi, l'homme et la femme les plus réussis du monde ce sont John et Jacqueline Kennedy. Mais des deux c'est quand même lui qui l'emporte, nettement. Je crois que, toujours, l'homme est supérieur.

Lucile. Vous n'y êtes pas du tout. Vous êtes intoxiqués par la propagande que font certains imbéciles du « sexe fort », comme on dit, et vous vous contentez de preuves qui n'en sont pas. Laissons tomber cette histoire de force physique (ou alors dites tout de suite que les gorilles et les ours sont supérieurs à l'homme !). Il existe bien des filles capables de mettre n'importe quel garçon au tapis, des ceintures noires de judo, des alpinistes, des championnes de ski nautique...

Mais ce qu'il faut considérer, c'est la capacité à s'occuper de certains travaux : or, il y a des femmes qui conduisent des taxis, des directrices de journaux, des doctoresses, des femmes dans les laboratoires, d'autres qui réalisent d'extraordinaires émissions de télévision. Pensez donc à Nicole Vedres, Simone de Beauvoir, Françoise Sagan... Nous sommes à égalité avec les garçons et cette histoire de sexe faible n'est qu'un vieux préjugé inventé par les hommes pour mieux nous dominer. Cela n'a pas beaucoup d'importance, nous nous rattrapons d'une autre façon...

Françoise. Qu'est-ce que ça veut dire : supérieur ? Evidemment j'ai de l'admiration pour des tas de garçons alors que je ne connais que peu de femmes qui en méritent. Statistiquement, c'est vrai, il y a dans tous les domaines beaucoup plus d'hommes importants que de femmes. Mais ce n'est pas forcément une question d'infériorité. Nous vi-

vons dans un monde qui nous incite à la paresse, au « laisser faire » et à l'acceptation de la domination des garçons parce que c'est comme ça et que ça commence avec cette histoire de côtelette arrachée à Adam !
Marianne. Françoise a raison, je ne pense pas qu'il faille parler de « supériorité », d'abord parce que ce mot est vexant, et parce qu'il me semble aussi assez impropre. Mais il y a quelque chose, incontestablement, une sorte de force brute, de grande liberté aussi, chez les hommes, qui nous fascine. Peut-être que ce **quelque chose** est simplement le fait que nous soyons filles et eux garçons.

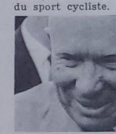
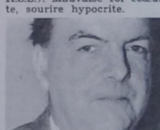
Quand vous rencontrez un garçon, pour la première fois, qu'est-ce qui vous attire en lui ?

Michèle. Je ne sais pas, je ne rencontre pas tellement de garçons.
Marianne. Ne triche pas surtout !
Michèle. Non, mais je t'assure que j'en rencontre peu. J'ai un frère et je l'aime beaucoup parce qu'il est très gentil. Ce doit être ça qui me donnerait envie de parler à un garçon : sa gentillesse. Les garçons qui jouent aux petits malins et vous font des misères, je trouve ça complètement stupide; moi.
Lucile. D'abord, l'intelligence : je veux dire la sympathie. Je ne demande pas à un garçon d'être beau ni séduisant, ni même trop « gentil », mais d'avoir du charme, de savoir vous donner le désir de rester près de lui. Je ne vois pas un autre mot pour appeler cette qualité, que celui de sympathie. Je n'aime pas les hommes qui vous regardent de haut, avec indifférence ou ironie (il y a pourtant des filles avec qui ça marche, ce style). Ça, c'est de la bêtise. Il faut savoir provoquer le contact. J'ai un ami que je rencontre souvent, depuis quelques mois, et que vous ne trouveriez sûrement pas beau si je vous le présentais mais pour moi, maintenant, il l'est devenu : il y a plusieurs façons, pour plaire ; je préfère celle qui ne se révèle pas tout de suite.
Denise. Je suis tout à fait d'accord avec Lucile ; je ne tiens qu'à une chose, l'intelligence, le charme... avec la gentillesse en plus, si c'est possible.
Marianne. Pour moi, ce qui compte : c'est l'allure. L'attrait physique joue le premier ; qu'un garçon soit beau — enfin me paraisse beau — et je suis séduite, aussitôt. Après, j'ai beaucoup de plaisir à tenter de savoir si le garçon en question est intéressant ou non... S'il ne l'est pas ? Alors je le laisse tomber.
Dominique. Ce qui m'attire chez un garçon ? Drôle de problème. Je les admire, je les envie : au fond, j'aurais sans doute aimé être comme eux. Que vous répondre ? Il y en a bien parfois un ou deux dont j'aime la décontraction, l'air léger, la liberté ; mais je ne crois pas qu'on puisse appeler cela une attirance : il s'agit plutôt (à la fois) d'une jalousie et d'une sympathie.
Françoise. Ça ne fait pas de question : au début, c'est à la beauté d'intervenir. Pourtant je n'aime pas les beaux garçons, je les préfère jolis, et même mignons. Prenons l'exemple de James Dean : il louchait, il était plein de tics, il avait une voix trop nerveuse ; si l'on me dit qu'il était beau, alors je n'hésite plus : c'est bien la beauté qui m'attire avant tout. Mais c'est un mot très vague. En tout cas, un éternel sujet de conversation.

Croyez-vous à la camaraderie entre filles et garçons ?

Denise. Pourquoi pas ? J'ai depuis longtemps pour amis un tas de garçons, que j'ai beaucoup de joie à rencontrer, mais que je n'aurais jamais l'idée d'embrasser. Et pas parce qu'ils me déplaisent : simplement ce sont des copains. On peut avoir un amoureux et des copains, je crois que c'est très simple.
Françoise. Je n'aime pas le **copinage**, ce que vous appelez la camaraderie ; il me semble que c'est toujours une hypocrisie, une tricherie. Un garçon peut être un ami intime, sans qu'il soit nécessairement question d'amour, mais jamais un copain. L'homme est fait pour séduire la femme, il n'y a pas à sortir de là. (Suite p. 50).

Après avoir discuté autour du magnétophone chaque copine a choisi :

	L'HOMME LE PLUS SÉDUISANT	L'HOMME LE PLUS INTELLIGENT	L'HOMME LE PLUS ANTIPATHIQUE	LA FEMME QU'ELLE AURAIT VOULU ÊTRE
MICHELE 14 ans 1/2. Elève de 3e. Vit avec sa famille en banlieue. Son père est ingénieur.	 Armstrong-Jones (photographe, mari de Margaret). Il s'habille très bien.	 Elvis Presley (chanteur). L'article sur lui dans le dernier S. L. C. prouve qu'il l'est.	  Johnny Hallyday (chanteur). Ce n'est qu'un vil copieur et il se croit irrésistible.	Thérèse de Lisieux (sainte). J'ai beaucoup pleuré en lisant sa merveilleuse histoire.
DENISE 16 ans. Vendeuse de prisunic. Habite la banlieue avec ses parents concierges	 Sacha Distel (chanteur). Il a des dents éclatantes et des yeux de velours noir.	 Napoléon (empereur). Rien ne résistait à sa volonté, ni les femmes, ni les pays.	 Jacques Anquetil (coureur cycliste). Il a détruit la beauté du sport cycliste.	Grace Kelly (actrice et princesse). Elle est belle, heureuse et a de beaux enfants.
DOMINIQUE 15 ans. Elève de 3e. Habite Paris. Son père est directeur d'une agence de presse.	 Kennedy (président des U.S.A.). Il a le physique d'un beau jeune premier de cinéma.	 Kennedy (président des U.S.A.). Il a su devenir à 41 ans le chef de file de l'Occident.	 Krouchtchev (président de l'U.R.S.S.). Mauvaise foi écœurante, sourire hypocrite.	 Jacqueline Kennedy (femme du président des U.S.A.). Elle est la femme de John. C'est tout.
LUCILE 17 ans. Secrétaire. Habite Paris. Ses parents en province sont tailleurs.	 Youri Gagarine (cosmonaute). Son sourire calme est celui d'un homme véritable.	 Max-Pol Fouchet (chroniqueur de TV). Il sait vous faire aimer les choses qu'il aime.	 Jacques Chabannes (homme de lettres). Il est responsable des moments pénibles de la TV.	 Jacqueline Huet (présentatrice de TV). Sa grâce séduit chaque soir 12 millions de Français.
FRANÇOISE 17 ans. Classe de 1re dans un collège technique. Vit avec ses parents. Son père est médecin.	 James Dean (acteur de cinéma). Ses cheveux, ses mains, ses attitudes, tout, quoi !	 Einstein (physicien). Il est l'un des premiers qui aient compris comment « marche » l'univers.	 Dario Moreno (chanteur). Ses mimiques ridicules et son obésité frisent l'indécence.	Je ne peux pas imaginer être une autre que moi-même. Telle que je suis, mon sort me satisfait.
MARIANNE 18 ans 1/2. Monteuse de films à la Télévision. Habite Paris depuis deux ans. Son père est restaurateur.	 Marcello Mastroianni (acteur de cinéma). Son regard est magnétique. C'est « le » séducteur.	 Jean-Paul Sartre (écrivain-philosophe). Sa philosophie a donné une conscience au monde.	 Franco (caudillo d'Espagne). Il symbolise un univers fondé sur l'injustice et l'arbitraire.	 Françoise Giroud (directrice de l'« Express »). Elle peut exprimer sa pensée dans un journal.

Salut !

Un beau jour, une copine vous embrasse sans méfiance, puis vous la voyez faire la grimace et elle vous dit : « Tu piques ! » Ce jour-là, vous savez que vous êtes obligé de vous raser. J'en suis là. A condition d'avoir un tourne-disques pas trop loin du lavabo, la barbe matinale peut être quand même une occasion d'écouter quelques disques (mais des bons !), et la corvée paraît moins longue.

Comme j'ai toujours été fan de guitare, j'ai bien aimé ce disque de **Duane Eddy** récemment publié en France, où il joue deux morceaux assez connus (« I'm walkin » de Fats Domino et le célèbre « The twist » de Hank Ballard) et deux autres qu'il a composés. Je préfère d'ailleurs ces deux derniers : « Country twist » à cause des breaks et des jolies harmonies, « Twistin'n twangin » pour l'introduction et le solo de piano (électrique, je crois). Les chœurs ne sont pas terribles, mais c'est quand même un bon disque (R.C.A. Victor 75.702).

Toujours à propos de guitare et de guitaristes, j'ai pu me régaler il y a peu de temps en allant à l'Olympia écouter **les Shadows** : on a beau savoir d'avance que ce sera bien, on est toujours surpris par la qualité de ces gars-là. Ils ont joué leurs meilleurs trucs, et aussi un morceau nouveau pour eux, absolument formidable : « Stranger on the shore ». En attendant qu'ils l'enregistrent, on peut toujours réécouter avec plaisir le dernier 45 tours qu'ils avaient fait avec leur ancien bassiste Jet Harris, qui maintenant les a quittés et travaille sous son nom. « The savage » et « Wonderful land » sont les meilleurs plages de ce disque (Columbia ESDF 1.404).

Au même programme de l'Olympia, il y avait le film avec les Shadows et Cliff Richard, « The young ones ». C'est toujours agréable de voir jouer des artistes qu'on aime, mais l'histoire du film est vraiment tartignolle. Tant pis.

Vous avez déjà essayé de twister avec une cheville dans le plâtre ? Eh bien, ce n'est pas recommandé, mais c'est possible. Il y a quelques semaines, je m'étais tordu le pied et je devais — en principe — éviter de danser. Mais que voulez-vous, toutes les fois que j'entendais **Petula Clark** chanter « Dans le train de nuit », c'était plus fort que moi, il fallait que je twiste. Petula est extraordinaire dans cette chanson : elle chauffe de façon pas croyable. C'est dans le même disque qu'elle a enregistré cet air que tout le monde fredonne aujourd'hui « Chariot » (Vogue PL 8.000).

Avec **Sylvie**, nous nous étions promis de nous renvoyer la balle en enregistrant « Madison twist », et en nous donnant mutuellement « rendez-vous en piste ». C'est fait. Pourtant, nous n'avons pas pu nous rencontrer depuis longtemps. Ça ne m'a pas empêché d'écouter son dernier disque, qui contient notamment deux excellentes chansons, faites sur mesures pour Sylvie, « Les vacances se suivent » et « Ne le déçois pas » (R.C.A. Victor 76.588).

Ah ! Une vraie douzaine de morceaux inédits du grand **Elvis** dans un microsillon 30 cm intitulé « Pot luck ». Pour les fans de Presley, c'est un disque énorme, qui contient des chansons dans son style habituel, et d'autres plus douces. Je vous recommande particulièrement « Gonna get back home somehow » et « Kiss me quick » dans le premier genre, « Something blue » dans le second (R.C.A. Victor 430.390).

LA LETTRE DE JOHNNY



Jam-session par 30° à l'ombre à la Vigie de Sète.

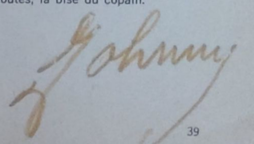




Une date importante dans ma vie : je me rase pour la première fois

Il y a aussi deux nouveaux 45 tours très sérieux de deux chanteurs noirs qui se sont révélés depuis peu, et qui tous deux rappellent plus ou moins Ray Charles. **Tony Milton,** qui est venu à Paris cet été, chante « I can't stop loving you » et surtout « Oh yeah ah ah » avec énormément de punch (Versailles 90 S 366). **Ford Eaglin,** guitariste et chanteur aveugle, a sans doute un tempérament encore plus fort. A l'entendre gratter la guitare et chanter « I'm slippin' in », pas de doute possible : c'est un grand type, et un pur.

Maintenant, je travaille déjà ferme pour le nouveau spectacle qui commence à l'Olympia le 25 octobre, et où je dois chanter. Je prépare des nouvelles chansons, mais je chanterai aussi celles qui sont déjà à mon répertoire. Il y aura les Golden Stars, un grand orchestre et des chœurs. Alors, pour les Parisiens, rendez-vous à bientôt. A tous et à toutes, la bise du copain.



Nom: Marchand. Prénom: Corinne. Pseudonyme: sans. Situation de famille: célibataire Religion: sans. Signe particulier: élève des abeilles. Premier film: Cléo de 5 à 7. Première chanson: Sans toi. Film préféré: Hiroshima mon amour. Journaux: Tintin, Miroir de l'Histoire. Roman: les Hauts de Hurlevent. Sport: aucun. Son rêve: vivre à la campagne. Son espoir: jouer Racine. Cigarettes: Winston. Plat: calamar à la provençale. Chanteur préféré: Claude Nougaro. Boissons: jus de pommes, vin chaud. Chanteuse préférée: Greco. Opinion politique: plutôt à gauche. Parfum: Apple Blossom Couleur: blanc.

QUI ES-TU ?

corinne de 5 à 7



Le plus grand plaisir de Corinne, lorsqu'elle ne travaille pas, est de se promener pendant des heures à travers Paris. « Je déteste les voitures, dit-elle. Quand on ne marche pas, on ne voit plus rien. »

Son nom, vous le connaissez presque tous, à présent — mais savez-vous exactement qui est la jeune femme qu'il désigne ? J'ai interrogé l'autre jour, au hasard, quelques garçons, quelques filles à ce propos. Tous avaient entendu parler de Corinne Marchand, mais aucun ne m'a jamais dit la même chose : « Corinne c'est Cléo », m'a expliqué un garçon qui avait vu le film d'Agnès Varda, Cléo de cinq à sept. — « Corinne, c'est cette chanteuse que l'on entend quelquefois à « Salut les Copains », et qui interprète Sans Toi. » — « Corinne Marchand ? m'a demandé un autre ; n'est-ce pas ce mannequin qu'on voit de temps en temps dans Elle ou dans Marie-Claire et qui présente des manteaux ? » (Là, il y avait une nette erreur : Corinne ne fut jamais mannequin.)

Je suis allé voir, au théâtre où elle répétait une nouvelle pièce, cette Cléo si inconnue encore, malgré sa célébrité naissante, pour lui poser quelques questions sur elle-même, sur son métier, sur son personnage — bref, pour lui demander précisément : « Mais enfin, Corinne, qui es-tu ? »

— Je suis Corinne, fille de M. et Mme. Marchand, l'un et l'autre Parisiens. Moi-même, je suis née à Paris, tout près de la Butte-Montmartre ; j'ai été élevée dans un milieu simple, pauvre même, et cela m'a marquée ; je ne m'en plains pas, je ne renie jamais rien ; pour moi, c'est un principe. Aujourd'hui, je suis comédienne.

— Incontestablement, le film d'Agnès Varda, **Cléo,** est et reste ton premier succès important. Comment as-tu débuté dans le cinéma ?

— Je ne me souviens pas d'un instant de ma vie où je n'aie eu le goût de la comédie ; jadis, toutes mes joies se ramenaient à deux passions précises, dominantes : l'amour de la danse, et le plaisir de faire le pitre. A seize ans, j'ai fait ce que font beaucoup de jeunes filles, que ce métier séduit : je me suis inscrite à un cours d'art dramatique, celui de M. Alik Roussel, et j'ai commencé de travailler, comme toutes les autres, en apprenant des textes classiques. Seulement tout n'est pas si simple : je devais aussi gagner ma vie ; j'ai accepté de faire de la « figuration » dans un certain nombre de théâtres, de jouer des rôles tout à fait minuscules dans des opérettes... Je reconnais que de telles besognes m'étaient insupportables — mais j'aurais tout fait sans rechigner, contre la simple assurance qu'un jour j'aurais un vrai rôle dans une bonne pièce de théâtre. Or ces compromis, c'était la seule façon qui me restait encore pour ne pas tout abandonner ; je m'accrochais, en somme. Un autre travail, hors des milieux du théâtre, ç'aurait été l'échec total, de mes déjà bien maigres espoirs ; avais-je le choix ?

— Tu es obstinée ?

— Comme toutes les femmes. Quelquefois, c'est une vertu. Ce que l'on appelle : « avoir une idée dans le crâne... » Moi, j'avais une passion dans le cœur, dans les nerfs : je serais comédienne. Je crois qu'il faut être têtu, la vie finit par se soumettre.

— Comment Agnès Varda t'a-t-elle offert d'être Cléo ?

— Grâce aux opérettes ! Eh oui : je jouais dans Pacifico, à l'A.B.C., lorsqu'une amie m'a indiqué qu'un jeune metteur en scène, Jacques Demy, allait tourner son premier film de long métrage (**Lola,** avec Anouk Aimée), et qu'il aurait sans doute besoin de figurantes. Demy m'a donné un petit rôle, dans deux ou trois scènes de ce film — mais ma chance réelle a été que le photographe de presse attaché à la production s'appelât Agnès Varda, et qu'elle fût depuis un certain temps déjà, à la recherche d'une jeune femme, qui deviendrait la Cléo de son œuvre future. Très vite, nous nous sommes entendues. C'est tout.

— Avais-tu déjà vraiment fait du cinéma ?

— Oui et non. J'avais un peu tourné en 1954 avec Léonide Moguy, dans Donnez-moi ma chance ; un peu en 1957, dans Arrêtez le massacre, d'André Hunebelle.

— Il y a en somme, en toi, trois personnages rivaux, aujourd'hui : l'actrice de cinéma, la chanteuse et...

— Oui, dit Corinne, il y a encore le théâtre. Je dois créer, dans quelques jours, la dernière pièce de Malaparte, Les Femmes aussi ont perdu la guerre. J'ai assez peur, je l'avoue ; mais le trac, ça m'est égal : c'est aussi le métier.

— Aimes-tu danser ?...

— Souvent, non ; mais je danse. Et je « twiste », bien sûr ; le matin, toute seule, devant ma glace ; j'aime ça.

— Peux-tu me dire, par exemple, quels sont le plat, la boisson, la fleur que tu préfères ?

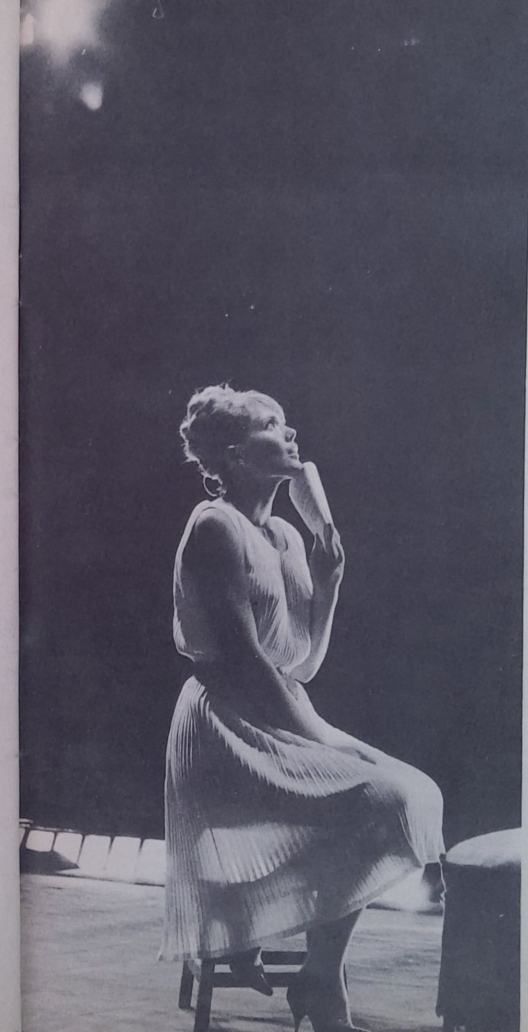
— Pour la cuisine, tous les plats du Midi français me plaisent ; mais surtout je citerai : le « calamar à la provençale ». En revanche, je bois peu : mais j'ai une vraie passion pour le jus de pomme... Une fleur ? Ne ris pas, je suis sincère : la reine-marguerite chevelue, que j'ai découverte, il y a huit jours, et que j'adore.

— « Salut les copains » a organisé un débat, au cours duquel nous avons demandé à six jeunes filles de dire comment elles voyaient les garçons ; pour toi, qu'est-ce, Corinne, un garçon ?

— Un être supérieur à la femme, en ce qu'il détient, naturellement, un équilibre qu'une femme ne possédera jamais. Pour nous, tout est glissant, toujours ; il n'y a pas de femmes équilibrées. Je suis surtout sensible au regard. Chez un garçon, avec les yeux, on ne peut pas tricher. Le regard de Jean-Paul Belmondo, par exemple, me plaît beaucoup. Je suis sûre que Belmondo est bon.

— Y a-t-il quelque chose que tu souhaites d'abord ?

— D'avoir des copains, beaucoup de copains. Dis-le. **Jean Luc Boissier.**



Cléo, c'était hier. Aujourd'hui, Corinne s'apprête à devenir Enrica, dans la nouvelle pièce du théâtre des Mathurins : « Les femmes aussi ont perdu la guerre. »

JOEY DEE

(Suite de la page 17.)

Joey voulait que le type passe le disque ; celui-ci, jugeant probablement que le gain d'un dollar ne justifiait pas un tel effort, déclara à Joey que c'était trop bruyant. Joey appréciait de moins en moins (d'autant que le patron du magasin dépend directement de la maison qui enregistre Dee). C'est à ce moment que Joey a eu la bonté de faire remarquer qu'il existait une sorte de ressemblance entre la photo de la pochette et son client. Le type est devenu un peu blanc, puis s'est confondu en excuses. Alors, Joey a retrouvé son sourire.

Le lendemain j'ai été invité à dîner chez Joey, dans le New Jersey, à Lody (30 km de New York). Les Dee possèdent là une très jolie maison de deux étages, à la sortie du village.

J'ai rencontré la jolie femme blonde de Joey : Joan, et leurs deux garçons : Joey et Nicky. Devant une table abondamment pourvue, Joey m'a raconté sa vie.

Devenir instituteur

L'histoire de ce garçon de 22 ans est celle d'une réussite des plus rapides et des plus spectaculaires dans l'histoire du music-hall américain.

En quelques mois, Joey put changer son vieux tacot contre une somptueuse limousine de milliardaire : son maigre salaire de chanteur de boîte sans succès monta jusqu'à plusieurs milliers de dollars par semaine lorsque, de partout, des admirateurs de tous âges et de toutes catégories vinrent en pèlerinage dans cette « Hot Place » de la 45e Rue, découvrir un rythme, une ambiance, un chanteur.

L'histoire de Joey Dee, c'est aussi celle du twist. Aux U.S.A., on l'a souvent appelé le premier ministre du twist, Chubby Di Checker en étant le roi. Joseph Di Nicola est né le 11 juin 1940 à Pessaic, dans le New Jersey, à une quarantaine de kilomètres de New York. C'était l'avant-dernier-né d'une famille de dix enfants, dont le père mourut en 1950. Les Nicola étaient pauvres et se trouvèrent alors en grande difficulté. Heureusement, les grands frères de Joey purent l'aider à suivre ses études pendant cette difficile période. Il est alors à la « Grammar School » de Pessaic ; c'est un brillant élève, ses professeurs sont contents de ce petit garçon timide, doué d'une mémoire incroyable, qui étonnera ses metteurs en scène par la suite.

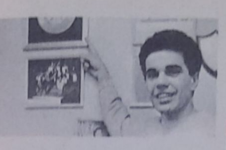
A 8 ans, il commence à jouer de l'harmonica. La musique le passionne déjà, et il aime chanter dans la chorale de son église le dimanche, ou bien à l'occasion des fêtes de l'école. Joey, progressant rapidement, entre bientôt à la « High School » de Pessaic ; il emprunte la clarinette de sa sœur (qui jouait dans l'orchestre du collège) et commence à prendre des leçons. Au bout de quelques mois, il organise un petit orchestre pour jouer à l'école et dans les surprise-parties qu'il donne chez lui. Quand le saxophoniste quitte l'orchestre, Joey laisse sa clarinette et prend le saxo, instrument auquel il se consacre définitivement. Mais la musique n'est pas un métier dans l'esprit de Joey. Il veut devenir instituteur, et suivre des cours avec l'argent que lui rapporte l'orchestre. Il entre au « Teacher's College » de Patterson (New Jersey) où il restera jusqu'à 20 ans, payant ses livres, ses repas et ses sorties avec « l'argent de musique » de la nuit. Entre-temps, Joey s'est marié avec Joan (née en 1942), une fille du pays. Ils auront deux garçons : Joey et Nicky.

La vie devient difficile, les dépenses de la famille Dee sont lourdes, et l'équipement musical des « Starliters » absorbe les revenus : l'histoire et la musique font mauvais ménage. A contre-cœur, Joey quitte la « Teacher's School », pensant y retourner après avoir repris la situation en main ; il a 20 ans, et déjà un fils.

Se payer des costumes

Il trouve du travail comme chauffeur de camion. Il conduira des poids lourds jusqu'à son entrée au Peppermint Lounge. Chaque jour, l'orchestre progresse ; les « Starliters » (les allumeurs d'étoiles) commencent à mériter leur nom.

C'est alors qu'arrive la chance, sous l'aspect d'un homme d'une cinquantaine d'années, aux épaules voûtées, à l'air rébarbatif et complètement sourd. C'est l'excellent Don Davis, manager de quelques petits orchestres et de boîtes à peu près inconnues. La rencontre a lieu par hasard dans le New Jersey. Joey demande du travail, Don place son orchestre au « Peppermint Lounge », qui est alors un dancing à twist pour ivrognes, une boîte de réputation douteuse, fréquentée par des entraîneuses, des durs et des drogués. Les Starliters et Joey débutent en juin 1960. Ils resteront au « Peppermint » pendant quarante semaines. L'orchestre est composé de Roger Freeman (chanteur noir), Dave Brigati (chanteur blanc), Willy Davis (batteur noir) et Care Lattimoyre (organiste noir), tous des vieux copains de New Jersey. Ça marche bien, mais les recettes sont maigres. Les musiciens n'ont même pas encore pu se payer des costumes. Il manque l'étincelle qui mettra le feu aux poudres du succès. L'étincelle, ce sera un journaliste amené par Don Davis. Celui-ci est pris par l'ambiance et le rythme de la nouvelle danse. Il amène chaque jour des gens différents, des jeunes filles, des mannequins... qui prennent goût à l'endroit et à l'orchestre. Bientôt, c'est le succès, confirmé par les visites de célébrités comme Greta Garbo ou la journaliste Elsa Maxwell...



Comme des abeilles

La haute société de New York aime à vivre ces soirées folles : l'ambiance est telle qu'on oublie de crier après la serveuse, qui danse le twist au lieu de faire son travail. On danse sur les tables : tous les clients jusqu'à 80 ans sont pris par le rythme et se tortillent en buvant, en parlant, en marchant... La piste de danse appartient théoriquement à quelques danseurs professionnels et entraîneuses de 16 à 20 ans, en collants. Mais tout l'espace libre est abandonné sans restriction aux clients. On voit dehors traîner des bandes de blousons noirs du West Side, à moto ou à pied, qui ne peuvent plus entrer à cause de l'augmentation des tarifs et du port obligatoire de la cravate. Ils tournent autour de l'entrée avec des airs un peu étonnés, comme des abeilles à qui on aurait pris leur ruche.

En décembre 1961, Joey Dee quitte le « Peppermint », en même temps que sort son premier disque, le « Peppermint Twist », qui atteindra très vite le tirage d'un million d'exemplaires.

Il fait son premier film, « Hey let's twist », projeté dans le monde entier.

Plus tard, il connaît Hollywood où il anime les fêtes du Nouvel An. Il y reste six semaines, c'est le triomphe. Puis il revient à New York, et part en tournée avec Chubby Checker, dans tous les U.S.A.

Malgré cela, Joey ne désespère pas de devenir un jour professeur. Mais, comme il dit, « ce serait quand même bête d'abandonner cette source de revenus et de gloire seulement pour revenir à mon premier projet ». Mais, de temps en temps, il feuillette quand même ses livres. Pour lui, ils restent une assurance contre les risques du lendemain.

Jean de FOUCAUCOURT.

LE HIT PARADE DE SALUT LES COPAINS

Emission diffusée tous les jours à 17 h sur Europe 1 (1647 m G.O.) par Daniel Filipacchi.

La liste « Vedettes » est obtenue par le classement des artistes qui ont été le plus souvent demandés sous leur nom, quel que soit le titre de chanson indiqué par les auditeurs. La liste « Chansons » est obtenue par le classement des titres qui ont été le plus souvent demandés quelle que soit l'interprétation dans laquelle les auditeurs souhaitaient l'entendre.

Classement des chansons pour la période du 1er août au 31 août

1 - J'ENTENDS SIFFLER LE TRAIN (1) *
1) RICHARD ANTHONY
2) HUGUES AUFFRAY

2 - PAS CETTE CHANSON (4)
(Don't play that song)
1) JOHNNY HALLYDAY
2) BEN E. KING

3 - DANS UN JARDIN D'AMOUR (2)
JOHNNY HALLYDAY

4 - SERRE LA MAIN D'UN FOU (3)
JOHNNY HALLYDAY

5 - RETIENS LA NUIT (10)
JOHNNY HALLYDAY

6 - CHARIOT
PETULA CLARK

7 - I CAN'T STOP LOVIN' YOU (7)
(C'était plus fort que tout)
1) RAY CHARLES
2) RICHARD ANTHONY
3) SACHA DISTEL

8 - J'IRAI PLEURER SOUS LA PLUIE (9)
(Cryin' in the rain)
1) RICHARD ANTHONY
2) EVERLY BROTHERS

9 - GOOD LUCK CHARM (8)
(Le coup du charme)
1) ELVIS PRESLEY
2) ANNICK BOUQUET
3) MAGUY MARSHALL

10 - JE REVIENDRAI BIENTOT
CHAUSSETTES NOIRES

11 - MADISON TWIST
1) JOHNNY HALLYDAY
2) SYLVIE VARTAN

12 - WHAT'D I SAY
(Est-ce que tu le sais)
1) RAY CHARLES
2) SYLVIE VARTAN
3) CHATS SAUVAGES

13 - UNCHAIN MY HEART
(Délivre-moi)
1) RAY CHARLES
2) RICHARD ANTHONY
3) GELOU

14 - DIS-MOI OUI (6)
(We say yeah)
1) LUCKY BLONDO
2) CLIFF RICHARD

15 - UNE PETITE FILLE (11)
CLAUDE NOUGARO

Classement des vedettes pour la période du 1er août au 31 août

1 - JOHNNY HALLYDAY (1)
1) PAS CETTE CHANSON
2) DANS UN JARDIN D'AMOUR
3) SERRE LA MAIN D'UN FOU
4) RETIENS LA NUIT
5) MADISON TWIST
6) UNE FILLE COMME TOI
ETC.

2 - RICHARD ANTHONY (2)
1) J'ENTENDS SIFFLER LE TRAIN
2) J'IRAI PLEURER SOUS LA PLUIE
3) J'IRAI TWISTER LE BLUES
4) L'INCENDIE
5) NON, JE NE POURRAIS PAS
6) NE BOUDE PAS
ETC.

3 - RAY CHARLES (3)
1) I CAN'T STOP LOVIN' YOU
2) WHAT'D I SAY
3) UNCHAIN MY HEART
4) GEORGIA ON MY MIND
5) BYE BYE LOVE
6) STICKS AND STONES
ETC.

4 - ELVIS PRESLEY (4)
1) GOOD LUCK CHARM
2) NIGHT RIDER
3) FOLLOW THAT DREAM
4) ROCK A HULA BABY
5) KISS ME QUICK
6) SOLE MIO
ETC.

5 - CHAUSSETTES NOIRES (9)
1) JE REVIENDRAI BIENTOT
2) ROLY POLY
3) VOLAGE
4) LE TWIST DU CANOTIER
5) LES ENCHAINES
6) LE CHEMIN DE LA JOIE
ETC.

6 - CHATS SAUVAGES
1) OH OUI
2) TOUTE LA NUIT
3) EST-CE QUE TU LE SAIS
4) L'AMOUR QUE J'AI POUR TOI
5) QUAND LES CHATS SONT LA
6) COUSINE COUSINE
ETC.

7 - SYLVIE VARTAN (6)
1) LES VACANCES SE SUIVENT
2) MADISON TWIST
3) BABY, C'EST VOUS
4) NE LE DEÇOIS PAS
5) BYE BYE LOVE
6) QUAND LE FILM EST TRISTE
ETC.

8 - PETULA CLARK (8)
1) CHARIOT
8) DANS LE TRAIN DE NUIT
(EXCLUSIVEMENT)

9 - LUCKY BLONDO (5)
1) DIS-MOI OUI
2) MULTIPLICATION
(EXCLUSIVEMENT)

10 - CLAUDE NOUGARO (11)
1) UNE PETITE FILLE
2) LES DON JUAN
(EXCLUSIVEMENT)

11 - BILLY BRIDGE
1) SURBOUM
2) LE GRAND M
ETC.

12 - LENY ESCUDERO (10)
1) BALLADE A SYLVIE
2) POUR UNE AMOURETTE
3) ARBRE DE VIE
(EXCLUSIVEMENT)

Figuraient dans la liste précédente :
Dion (13)
Les Pingouins (12)

* Les chiffres entre parenthèses indiquent les classements précédents.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Remplissez le bon en lettres majuscules et renvoyez-le à l'adresse de « Salut les copains ».

Pour un abonnement de 1 an : 15 NF (étranger 20 NF) à : SALUT LES COPAINS, 252, rue du Fbg-St-Honoré - PARIS

Nom et prénom . . . .

Adresse . . . . dép. . . . .

Ci-joint * CHEQUE BANCAIRE, chèque postal, chèque de virement, mandat postal. CCP Nº 11.880.47. * Rayer les mentions inutiles.

IMPORTANT. Tous vos paiements doivent être libellés au nom des NOUVELLES EDITIONS MUSICALES MODERNES



(Suite de la page 31.)

Richard, né de père turc et de mère anglaise, est sans doute l'héritier de cette sagesse que nous reconnaissons aux Orientaux, de cette pondération que nous envions aux Britanniques. Mais ces qualités ont mûri chez l'homme : Richard fut un enfant comme les autres.

— Je suis né le 13 janvier 1938, au Caire, sous le signe du Capricorne. C'est peut-être pour ça que je prends toujours beaucoup de temps pour réfléchir, avant toute décision importante. J'ai vécu en Egypte jusqu'à l'âge de 9 ans. Mon père, que j'ai perdu il y a deux ans et demi, était un homme qui s'était fait lui-même. Après des débuts difficiles, il avait réussi à gagner pas mal d'argent dans l'industrie textile. Comme il n'était pas du genre radin, nous vivions aisément. Je me souviens de notre appartement au Caire : il était très bien meublé, car mon père aimait avoir de jolies choses autour de lui. J'en profitais aussi. Ma mère, qui était la fille de l'Ambassadeur de Grande-Bretagne, était aux petits soins pour moi, et m'avait fait élever à l'anglaise par les services d'une nurse venue spécialement de Londres.

Un affreux Jojo

— Tu étais un gosse modèle ?

— Pas du tout. J'avais horreur des bonnes manières, de la bonne tenue à table et des beaux costumes. Tout en adorant mes parents, tout en apprenant de bons principes, j'avais un comportement d'affreux Jojo. Exemple : mon père avait une voiture, un jour je la lui ai piquée pour aller faire un tour avec les copains, en plein centre du Caire.

— Tu savais conduire, à 8 ans ?

— Oui. Le chauffeur m'avait appris. J'étais dingue de mécanique et je rêvais de devenir aviateur. La balade a été interrompue par un flic qui trouvait quand même le conducteur un peu jeune. Mais je n'ai pas fait d'accident !

— Et le retour à la maison ?

— Pas tragique. L'indulgence de ma mère arrangeait tout. Et puis mes parents avaient deux raisons de passer l'éponge : d'abord, tous leurs amis trouvaient que j'étais un gosse bien élevé, car je m'entendais toujours

PATIENT RICHARD ANTHONY

mieux avec eux qu'avec les types de mon âge, ensuite, parce que j'avais des résultats formidables à l'école, sans faire pourtant beaucoup d'efforts.

— Et après l'Egypte ?

— Nous avons dû quitter ce pays pour des raisons de sécurité, car on commençait à y égorger pas mal de gens. Mes parents sont partis pour la France, et m'ont mis en pension en Angleterre, à Brighton. Ces deux années ont été assez tristes, mais importantes pour moi. Je les ai vécues tout seul, ne voyant mes parents que pendant les vacances.

Coup de foudre

— Puis, tu les as rejoints en France...

— Non, mon père a décidé de partir vers un pays où l'industrie était en plein essor, et où il avait déjà deux frères établis dans le textile : l'Argentine. Moi, j'allais dans une école américaine qui se trouve à 30 kilomètres de Buenos Aires, parce que c'était la seule (les Américains adorent vivre en banlieue). J'avais douze ans, et pour la première fois de ma vie je prenais le train, tout seul, chaque matin. A cette époque, je n'avais aucune idée du métier que je voulais faire.

— Et tes parents ?

— Non plus. Il n'était question que d'obtenir des diplômes. En 1951, quand nous sommes rentrés à Paris, mon père m'a mis tout de suite à Janson de Sailly. Ça n'a pas été facile, du reste...

— Pourquoi ?

— Parce que je ne parlais pratiquement pas le français. Ma langue maternelle était l'anglais. Les professeurs ont dit à mon père : « Votre fils perd son temps, il ne pourra jamais rien apprendre ici. » Il leur a répondu : « Nous arrivons en France, nous allons vivre définitivement en France, mon fils se débrouillera à apprendre le français. » Alors, je me suis débrouillé, et j'ai fait normalement les classes de troisième à première. Aujourd'hui, je parle l'anglais, le français, l'espagnol, l'italien et je comprends l'arabe. Mais tu ne mettras pas ça dans ton article, parce que ça fait prétentieux.

— Je ne te promets rien. Alors, le bachot ?

— Au premier coup, je l'ai loupé. Il faut dire qu'il y avait beaucoup de surboums dans l'air. Puis j'ai été dans une boîte à bachot — j'avais seize ans et les cours étaient mixtes — où j'ai rencontré Michèle.

— Et tu as eu le coup de foudre...

— Non. Au début je m'étais dit : « Elle a l'air fort en maths, elle m'aidera à faire mes devoirs. » Et puis, pendant les vacances, nous nous sommes retrouvés ensemble, dans ce petit village, presque sous cette fenêtre, pour réviser le programme du bac. Il n'a plus jamais été question pour nous de nous quitter, depuis.

Michèle sourit de loin, sans pouvoir prendre part à la conversation, car elle répond au téléphone.

— Richard, un rendez-vous à prendre pour la radio. Passe-moi vite l'agenda noir.

— Je ne sais plus où il est...

Sur deux tableaux

Et les voilà tous deux simulant une panique, riant aux éclats comme des gosses en déplaçant deux fois le même tas de disques, cherchant sans conviction l'indispensable aide-mémoire. Un gros chien-loup assis sur un divan perd soudain sa mine redoutable et bondit vers eux pour se mêler au jeu fou du cherche-carnet.

— Ça y est, Richard, je l'ai retrouvé. C'est Jezebel qui s'était posée dessus.

Michèle et Richard Anthony sont heureux. Pour lui, il était plus important encore de réussir une vie privée harmonieuse qu'une brillante carrière artistique. Mais quand on le connaît, on ne s'étonne pas qu'il ait obtenu sur les deux tableaux un succès enviable. Richard est de ces hommes qui bâtissent leur existence sans hâte, sans heurt, sans bluff. Sa belle indépendance de caractère, qu'il ne rend jamais agressive par les effets d'une gentillesse rare, en fait une personnalité forte et attachante. Modeste jusqu'à redouter d'être reconnu partout où il passe, mais s'acquittant pourtant avec une patience infinie du devoir des autographes, il arrache la sympathie à force de ne pas vouloir se prendre au sérieux. On l'aimerait, j'en suis certain, même s'il n'était pas le chanteur de très grand talent qui partage, avec Johnny, la suprématie du rock français.

Raymond Mouly.

Autour du magnétophone

(Suite de la page 37.)

Et, au fond, cela vaut mieux. Mais j'ai des camarades...

Michèle. Qu'est-ce qu'il y a de plus agréable, entre les filles et les garçons, que la camaraderie ? Chez moi, je vois quelquefois des amis de mon frère, qui a seize ans et qui va au lycée Carnot : eh bien ! quand ils me parlent, je suis tout heureuse, j'ai l'impression que ce sont mes copains, et non plus ceux de mon frère. Alors, vous voyez, la camaraderie, pas la peine de me demander si j'y crois !

Dominique. Oui, je crois à la camaraderie. Ce qui ne veut pas dire, évidemment, que je ne croie qu'à elle. Je suis sûre que Denise avait raison, tout à l'heure, quand elle parlait d'une différence entre les amoureux et les copains. Un garçon et une fille qui ont les mêmes goûts auront souvent l'envie de se voir. Ils seront camarades — exactement comme cela se passerait entre deux garçons ou deux filles. Et, de toute manière, ils peuvent très bien flirter et être copains à la fois — l'un n'interdit pas l'autre. J'ai entendu dire qu'en Amérique, cette camaraderie-là était finalement la plus répandue, parmi les jeunes gens : c'est une bonne solution, il me semble.

Marianne. On est d'abord tentée de supposer que la camaraderie est possible ; mais très vite, on s'aperçoit que c'était une sottise, cette idée-là. Un jour, le copain devient l'amoureux. Un homme et une femme exigent forcément l'un de l'autre quelque chose de plus sérieux, de plus important que ces petites confidences échangées pendant que l'on écoute un disque. L'amour est la vraie question. Ce n'est pas une affaire si simple puisqu'elle concerne aussi le plaisir physique, le bonheur des corps. Je n'accorde aucune importance à la camaraderie, non parce qu'elle me paraît tout à fait impossible, mais parce que je l'estime futile. Elle ne fait que retarder les vrais problèmes, sans préparer leur solution. Elle ne prouve que l'ignorance de ce qui réellement peut compter.

Lucile. Ah, non, Marianne, je ne dirai pas autant de mal que toi de la camaraderie. Et d'ailleurs la question qu'on nous pose n'est pas si nous lui sommes hostiles ou non, mais si nous la croyons possible. J'ai un certain nombre de camarades masculins, donc pour moi cela ne fait aucun problème. Bien sûr, je ne dis pas qu'être copains, ce soit pour un garçon et une fille la situation définitive ; mais enfin, on ne peut quand même pas tomber amoureuse de tous les garçons que l'on connaît ! Tu ne crois pas qu'il y aurait de quoi devenir folle, non !

Quels sont, à votre avis, les principaux défauts des hommes et leurs qualités essentielles ?

Michèle. Oh ! quoi, ils... ils sont toujours pressés, on ne peut jamais espérer leur parler plus de cinq minutes, les voilà qui vous abandonnent... Moi, je le vois bien, à la maison : Eric (c'est mon frère), pas moyen de lui poser une question ; il répond zut et il s'en va. C'est ça que je déteste chez un garçon : qu'il ne sache pas rester tranquille. Sinon, en général, ils sont gentils...

Dominique. Moi, ce qui m'épate chez beaucoup de garçons, c'est leur force. Ils ne sont jamais fatigués, ils sont sans cesse prêts à faire les choses les plus folles : nager un quatre-fois-cent-mètres à deux heures du matin, danser le twist pendant toute une nuit, je ne sais plus quoi encore... Mais alors, d'un autre côté, comme ils sont ennuyeux quelquefois ; il m'est arrivé de me mettre dans une colère affreuse parce qu'un jour où nous étions tous réunis, des copains et moi, chez une amie un type n'arrêtait pas de m'inviter à danser et chaque fois que j'acceptais, j'étais obligée d'entendre : « Ce que j'ai envie de t'embrasser ! Ah, ce que j'ai envie, etc. » J'étais tellement énervée que je me suis mise à pleurer. Ils sont trop collants, à la fin !

Marianne. Leur première qualité : la virilité, le fait qu'auprès d'eux on ait le sentiment d'une sécurité. Le grand défaut, souvent : leur vanité, qui les rend trop orgueilleux, c'est-à-dire fatigants. Quant aux imbéciles, c'est une race à part : pour moi, ce ne sont pas des hommes.

Françoise. Premier défaut : leur immense égoïsme ; un homme ne pense qu'à lui. Tant qu'il est content de vous connaître, tout va bien, il est merveilleux ; quand il en a assez, c'est la catastrophe. La qualité première, je crois qu'elle tient encore au même égoïsme : un garçon n'est pas forcément plus dur qu'une fille, mais il peut l'être plus facilement. A mon avis, c'est plutôt une chance pour eux.

Lucile. Je reprocherai peut-être aux hommes, de s'imaginer supérieurs aux femmes. C'est le seul défaut qui leur soit propre ; quant aux qualités, je ne sais pas ce que ça veut dire... Ah si, peut-être : quand ils sont beaux, j'aime bien leur façon d'être nigauds.

Denise. Il faut avouer une chose très simple : les hommes ont, souvent, beaucoup plus de courage que les femmes. Napoléon gagnait des batailles : c'était un gars assez petit et lourdaud, d'allure désagréable : sans son courage, il n'aurait jamais eu droit à l'admiration de personne.

Lucile. ...Ni à tant de pages dans les manuels d'Histoire de France ! Quelle qualité, le courage...

Denise. Des défauts, il y en aurait beaucoup à citer, mais un au moins me gêne assez : un homme antipathique, c'est le pire. Un homme qui ne sait pas être sympathique, c'est quelquefois si affreux que je m'en sens malade ; si, si : ne riez pas. Tenez Jacques Anquetil...

Quel est l'âge idéal pour un homme ?

Françoise. Je crois entre trente et quarante ans, un homme doit être au mieux de lui-même. Avant, il est un très jeune homme : cela a son charme ; mais à trente ans, il se passe autre chose, il devient d'un coup plus réfléchi; peut-être moins vif, mais plus intéressant... Si je devais vivre avec un homme, je le voudrais d'abord drôle, capable de rire : la vie avec un homme sérieux, ça doit être à mourir d'ennui, non ? Autre chose, aussi : s'il n'avait pas un beau corps, je ne pourrais pas le supporter longtemps.

Michèle. Moi, je dis : dix-huit ans.

Denise. Sur l'âge, je n'ai pas d'avis ; en général, les garçons qui me plaisent ont de vingt à vingt-cinq ans, et je me doute que cet âge n'est sûrement pas l'idéal.

Lucile. Incontestablement, c'est vers quarante ans que les hommes me paraissent le plus sympathiques. Voyez Max-Pol Fouchet, voyez Gagarine : ils ont plus de trente ans, ce sont des hommes, eux. Ce que j'attends le plus d'un garçon, c'est qu'il me dise qu'il va s'occuper de tout.

Dominique. Moi, j'ai l'impression que vingt ans, vingt-deux ans, c'est un assez bon âge. On est jeune, on a sans arrêt envie de remuer, on se sent bien : le voilà, pour moi, votre âge en question. Evidemment, il y a parfois des types moins jeunes qui sont tout de même très bien, mais vraiment c'est rare, très rare... D'un homme, je n'exigerai rien, pourvu qu'il ne soit pas bête. Et si je devais tout de même exiger quelque chose, ce serait... disons : qu'il ait beaucoup d'argent, par exemple.

Marianne. Je n'exige rien, mais j'attends toujours beaucoup de quelqu'un à qui je me lie. Une qualité compte, avant toute autre : être capable d'aimer réellement ; c'est difficile. Un « âge idéal » ? Ils le sont tous — ou aucun — L'important, me semble-t-il, c'est la jeunesse. Je connais de très jeunes hommes de quarante ans, et de vieux messieurs de dix-sept; tout cela est plutôt une question d'âme.

FIN.



sélectionne pour vous les meilleures chansons du jour

■ JE SUIS NE POUR PLEURER (born to cry)

Paroles françaises de José Salcy, musique de Dion Di Mucci. Interprétée par José Salcy.

Je suis né pour pleurer
Pleurer pour toi
Je suis né pour t'aimer
Subir ta loi
Tu ris de mon amour
Et ton cœur reste sourd
J'ai mal de toi
Que veux-tu faire de moi

Je suis né pour pleurer
Né pour souffrir
Le ciel a oublié
De me sourire
La vie ne m'a donné
Que des rêves brisés
Reviens mon cœur
Reviens sécher mes pleurs

Je suis né pour te dire
Des mots d'amour
Je suis né pour t'offrir
Mon plus beau jour
J'ai un cœur pour t'aimer
Deux bras pour t'enlacer
Mon seul chemin
Me guide vers ta main

Je suis né pour partir
Loin du bonheur
Je suis né pour mourir
Pour une fleur
Je voudrais que tes yeux
Ne fixent que mes yeux
Mais toi déjà
Tu cours vers d'autres joies

Je suis né pour pleurer
Né pour souffrir
Le ciel a oublié
De me sourire
La vie ne m'a donné
Que des rêves brisés
Reviens mon cœur
Reviens sécher mes pleurs

Paroles et musique originales de Dion di Mucci. Interprétée par Dion.

Yeah ! Yeah ! Yeah !
I'd like to tell you something all about the good and the bad
I wish to-day the world my friend would stop being sad
Thére's so much evil round us I feel that I could die and I know
Yeah, That I was born to cry

Well if I ever told you all about them the things I have done
I can't remember having even one day of fun
I don't know what I'm doing if I do it's a lie 'cause I know
That I was born to cry, Yeah ! cry...

Yeah ! Yeah ! Yeah !
Well ev'ry girl I ever loved always stepped right on my feet
I thought I had a friend once but he kicked out my feet
The things I like an' wanna have I can't even buy but I know
Yeah ! that I was born to cry

Well I know some day and maybe soon that Master will call
And when he does I tell you something I won't cry at all
Until it happens folks I'll sail with that tide and I know
That I was born to cry, Yeah ! cry

I said don't you know that I was born to cry
Well I know some day and maybe soon that Master will call
And when he does I tell you something I won't cry at all
Until it happens Folks I'll sail with that tide and I know
That I was born to cry.

Copyright Editions Alpha.

■ LES PETITS MATINS

Paroles de Charles Aznavour, musique de Georges Garvarentz. Interprétée par Charles Aznavour.

Pauvre fille éprise
Un peu par sottise
Beaucoup par surprise
Au fond, dis-toi bien
Que le jour qui crève
La nuit et se lève
Peut briser tes rêves
Au petit matin
Les petits matins
Les petits matins
Se jouent du destin
S'ils comblent les uns
Ils frappent les autres
Et la vie est tout autre
Car ils sont incertains
Les petits matins

Rien n'est plus fragile
Rien n'est plus stérile
Qu'un bonheur facile
Qui nous tend la main
Et souvent fillette
Qu'a perdu la tête
Pleure sa défaite
Au petit matin
Les petits matins
Les petits matins
Se jouent du destin
S'ils comblent les uns
Ils frappent les autres
Et la vie est tout autre
Car ils sont incertains
Les petits matins

Mais pour qui s'enivre
De la joie de vivre
Le jour le délivre
Quand la nuit déteint
Car tout recommence
La vie se dépense
Pour trouver sa chance
Au petit matin
Les petits matins
Les petits matins
Se jouent du destin
S'ils comblent les uns
Ils frappent les autres
Car ils sont incertains
Les petits matins

Copyright Editions French Music.

Cher Daniel...

Made in U.S.A.

En vacances à Miami-Beach (Floride), j'ai découvert à la Télévision américaine une émission qui ressemble à « Salut les Copains ». Cette émission a lieu tous les jours, de 16 heures à 17 heures. Leur Daniel s'appelle Dick Clark. Dans une sorte de club appelé « American Bandstand », il présente des chanteurs nouveaux mais aussi des vedettes confirmées (Joey Dee, Chubby Checker, Bobby Darin, Brenda Lee). Par contre, je n'ai vu qu'une seule fois Ray Charles. Ici, en Floride et dans les Etats du Sud en général, on n'aime pas les chanteurs noirs. Je trouve ça ridicule !

ALAIN SCHWARTZMAN, Miami-Beach.

Un anti-Presley.

Non, vraiment non, je ne suis pas d'accord avec beaucoup de mes camarades à propos de l'article sur Elvis Presley. Presque tous l'ont aimé, moi absolument pas. Ses qualités de chanteur, son sens du rythme sont bien établis, mais le personnage est déplaisant, affichant toujours un petit air bêcheur, croyant faire impression par un air de faux dur. Il va jusqu'à faire des apparitions à l'écran (apparitions dues à son seul nom) où il se révèle un très mauvais acteur dans des rôles conventionnels au possible (cow-boy, boxeur, bagarreur, redresseur de torts, etc.) qui ne sont destinés qu'à le mettre en vedette. D'autre part, il refuse de venir en Europe (il a trop d'argent). Non, ne nous abreuvez pas d'Elvis Presley !

BERNARD HENRI, Paris.

Et le jazz?

J'ai remarqué, Daniel, qu'il n'y avait jusqu'à présent aucune trace de jazz dans « Salut les Copains ». Pourtant, il me semble que le jazz est une forme musicale qui intéresserait un grand nombre de copains et de copines. L'objection que tu pourrais me faire est que ce sujet déplairait aux lecteurs de « Salut les Copains », mais c'est peut-être parce qu'on les a tenus en dehors de tout contact avec cette musique. Pourquoi ne pas publier dans les prochains numéros une initiation au jazz par Frank Ténot par exemple ? Je suis vraiment curieux de savoir ce qu'en pensent les copains !

JACQUES BEAUMONT, Lausanne.

Zéro, zéro, zéro.

Décidément, Daniel, tu t'enfonces. On aurait pu croire, après le ratage du premier numéro de « S. L. C. », que tu allais essayer de faire un peu mieux. Mais pas du tout. Sauf Elvis, on se demande vraiment ce que viennent faire tous ces minables dans le bouquin. Et encore du Hallyday, de face, de profil, etc. ! De quoi avoir une indigestion. Mais le plus moche de tout, c'est encore la photo d'Arielle. Même pas digne d'illustrer un prospectus pour les petites sœurs des pauvres. Quant à Vince Taylor, le seul chanteur vraiment valable de notre époque, c'est comme s'il n'existait pas. Pas un petit mot sur lui. Billy Bridge, par contre, a droit aux honneurs avec sa tête d'abruti congénital. Quant aux paroles de chansons, elles sont de plus en plus bêtes, et je puis te dire qu'elles n'intéressent vraiment personne. Il aurait été beaucoup plus intelligent et utile de mettre la musique dans le journal au lieu des paroles.

Tu vois, je ne te reconnais vraiment qu'un mérite : c'est que jusqu'à présent tu nous as fait la grâce de ne pas passer de photo de ce gros molasson plein de soupe de Richard Anthony. (Pourtant, je croyais que c'était ton chanteur préféré !)

BILLY GLUBOH, Cap-Ferret.

Lettre à Johnny.

J'ai été très contente en découvrant dans le numéro précédent la magnifique double photo couleur de mon chanteur préféré, Johnny Hallyday. Mais j'étais au comble de la joie en m'apercevant que la lettre de Johnny figurait encore. J'aimerais te demander, Daniel, si cette rubrique écrite par mon idole continuera à paraître dans les mois suivants. Il est, pour l'achat de nos disques, d'un goût très sûr.

CECILE BARTTEN, Liège.

Chaque mois, Johnny (à moins qu'il n'en soit empêché par ses obligations professionnelles) continuera à vous indiquer ses disques préférés.

Et pourquoi pas le sport?

Il faut aborder d'autres sujets ! Le sport a sa place ! Bien sûr, il ne s'agit pas de nous livrer du sport à l'état brut sous la forme de chiffres ou de résultats rébarbatifs. Mais pourquoi ne pas s'intéresser aux sports que pratiquent nos idoles ? Ce serait drôle de les découvrir sous un autre aspect que strictement musical. Et même, présentez-nous les jeunes champions français qui se distinguent. Ils doivent bien avoir une opinion sur le twist. Je ne dois pas être le seul partisan de cette idée.

JEAN-PIERRE ZIEMCZACK, Lens.

Surtout pas de sport.

Aborder d'autres sujets que la musique ? Ce n'est pas une mauvaise idée. Le cinéma, la mode intéressent la grande majorité des copains et des copines. Le seul sujet qui est à proscrire est le sport. Les lecteurs se moquent bien de savoir qui a gagné telle ou telle épreuve. Est-ce qu'il viendrait à l'idée des rédacteurs des journaux spécialisés dans le sport de mettre dans leur canard un reportage sur un twisteur ? Il serait aussi ridicule de mettre du sport dans « Salut les Copains » !

MONIQUE MORTINEAU, Saintes.

Pour décorer nos murs.

Daniel, tu écrivais dans le premier numéro de « Salut les Copains » : « Si ça marche, nous continuerons et nous deviendrons mensuel dès la rentrée. Sinon, nous ferons tous les ans un album avec les meilleures photos que nous pourrons réunir. » Maintenant, notre bouquin est mensuel, mais pourquoi ne pas faire quand même paraître cet album annuel qui ne comporterait que des photos ? Pour décorer nos murs, ce serait formidable.

CHANTAL SYLVESTRE, Nancy.

(Suite page 54.)

Cher Daniel...

Notre bible.

Oui, Daniel, je dois te féliciter ainsi que toute l'équipe qui participe à la rédaction. Lorsque j'avais lu le premier numéro, je m'étais dit que tu avais lancé un numéro choc pour assurer la vente des suivants. Eh bien, non, je m'étais trompé, le numéro deux était encore dix fois plus sensationnel que le précédent. Je suis sûr que « Salut les Copains » ne va aller qu'en s'améliorant. Continuez et vous deviendrez notre Bible à tous !

CLAUDE BLOCH, Gisors.

Gonzalès.

Je ne suis pas d'accord avec un camarade depuis un bout de temps. Il affirme que Danyel Gérard a adapté le succès américain « Speedy Gonzales » pour le transformer en « Petit Gonzales », et je soutiens le contraire : pour une fois, ce sont les Américains qui ont adapté une chanson française. Daniel, lequel de nous deux a raison ?

JEAN BERGER, Le Lavandou.

J'espère pour toi que tu n'as rien parié, car tu aurais perdu. La chanson est américaine.

Inquiet.

Il paraît que « I can't Stop loving you » a été l'une des plus fortes ventes de disques de Ray Charles. Je suis inquiet, car si l'on met à part la splendide voix de Ray, ce morceau n'est qu'une mélodie commerciale avec un accompagnement de violons. Est-ce la fin du Ray Charles qui interprétait des chefs-d'œuvre comme « I got a woman » ? Ne va-t-il pas être amené, devant ce succès auprès du public, à modifier complètement le style de ses interprétations ? J'avoue que je suis inquiet.

BRUNO DELAVANT, Limoges.

Et Cliff Richard?

Tu as fait un article sur Elvis Presley, Johnny Hallyday publie régulièrement sa lettre. Mais pas la moindre trace de mon chanteur préféré, Cliff Richard, qui est accompagné par son groupe extraordinaire, les Shadows. J'espère, Daniel, que Cliff Richard aura sa place bientôt dans « Salut les Copains ».

EVELYNE LANDRE, Dijon.

Bien entendu, nous n'oublions pas Cliff Richard qui figurera dans un prochain numéro avec les Shadows.

Mieux qu'une sonnerie.

Pour un fan d'Elvis tel que moi, l'article de S.L.C. N° 2 est vraiment sensationnel. A ce sujet, la vue sur la grille du Presley's Park m'incite à faire savoir aux copains que mon frère, devant rencontrer le colonel Parker pour affaires, a eu l'occasion de franchir cette entrée. Et il a été très étonné d'entendre, reproduites électroniquement à l'ouverture de la porte, les premières notes du célèbre morceau « Love me tender ». Comment Jacqueline Jordan a-t-elle pu confondre cette chanson magnifique avec « une sonnerie » ?

PIERRE DELECLUSE, Toulouse.

L'opinion de Bidasse.

Pas mal, la discussion autour du magnétophone entre les quatre futurs soldats. Mais tout de même, vous auriez pu vous débrouiller à trouver un bidasse en permission qui aurait participé lui aussi à la conversation. Un gars « dans le coup » aurait sûrement eu beaucoup à dire. Il aurait pu départager Dominique et Roland sur plusieurs sujets, à commencer par celui des petits gradés qui « en font baver aux bleus »...

CLAUDE BONNEVAL (Bidasse en Allemagne).

Edité par N.E.M.M. 3 rue de l'Echelle Paris. Directeurs : D. Filipacchi et F. Ténot. Imprimé en France. Imprimerie Offset Presse, Saint-Maur (Seine).

salut les copains

BILLY BRIDGE

Une bonne nouvelle ! Vous retrouverez toutes vos vedettes préférées qui dédica-ceront votre revue au Salon de l'Enfance du 27 octobre au 11 novembre (stand 8HM Nous vous y attendons très nombreux